

# CHATEAUBRIAND

SA VIE ET SON CARACTÈRE

---

ESSAI MÉDICAL ET LITTÉRAIRE

PAR

le D<sup>r</sup> E. MASOIN

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN  
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE  
DE BELGIQUE



BRUXELLES

HAYEZ, IMPRIMEUR DES ACADÉMIES ROYALES DE BELGIQUE

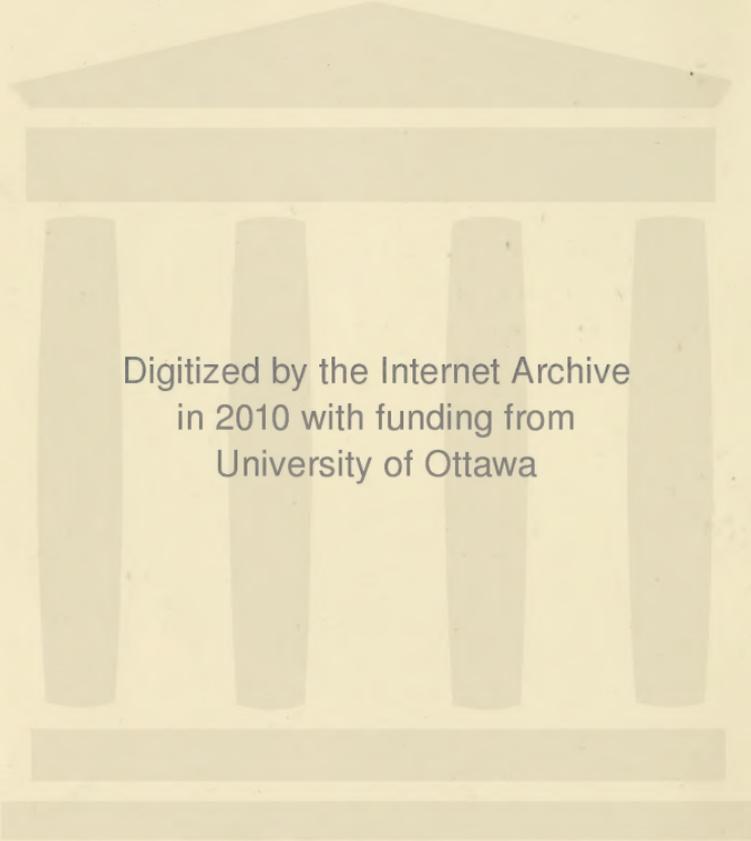
Rue de Louvain, 112

---

1908







Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

# CHATEAUBRIAND

SA VIE ET SON CARACTÈRE

---

ESSAI MÉDICAL ET LITTÉRAIRE

PAR

le D<sup>r</sup> E. MASOIN

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE

DE BELGIQUE



BRUXELLES

HAYEZ, IMPRIMEUR DES ACADÉMIES ROYALES DE BELGIQUE

Rue de Louvain, 112

---

1908

---

Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*  
(Classe des lettres, etc.), n° 11 (nov.), 1907.

---



# CHATEAUBRIAND

SA VIE ET SON CARACTÈRE

---

ESSAI MÉDICAL ET LITTÉRAIRE

---

## INTRODUCTION.

Lorsque récemment je fus amené par des circonstances pénibles à chercher quelque distraction dans la littérature, les œuvres de Chateaubriand se rencontrèrent sur ma table avec les livres austères de la science médicale; je me repris d'amour pour cet écrivain séducteur qui avait charmé ma jeunesse; une fois de plus, je m'attendis sur les malheurs d'Atala; je relus, avec l'enthousiasme d'années déjà lointaines, certaines pages superbes des *Martyrs*; je revis avec admiration les tableaux qui ornent comme un musée le *Génie du christianisme*. Mais, en savourant la jouissance littéraire, je cherchai à découvrir le visage de ce magicien qui savait évoquer avec une telle puissance les divinités païennes et le Dieu du Sinäi, qui peignait avec des couleurs si splendides les batailles héroïques et les fêtes sacrées, les bords du Jourdain et ceux du Meschacébé, les orages du cœur et ceux de la nature, qui savait tantôt chanter l'amour, tantôt exhaler la haine avec un tel lyrisme. Sa vie à la fois si brillante et si triste, si pleine et si variée, fixa mes regards sympathiques; je m'efforçai de pénétrer le caractère de cet homme si pompeux et si pitoyable, et j'en vins ainsi, par des degrés insensibles, à essayer l'opération que parfois

la science médicale entreprend, avec les ressources dont elle dispose : analyser un homme au point de vue mental, scruter et fixer sa personnalité intellectuelle et morale, autant qu'il est possible de résoudre ce problème délicat.

Assurément, comme l'a dit M. Thiers dans son admirable langage : « Ce sont les balances de Dieu qu'il faudrait pour peser de tels hommes (1) » ; mais l'insuffisance ne doit pas enchaîner nos efforts et paralyser nos tentatives. Essayons donc de grouper les faits, de saisir leurs relations et de déduire enfin quelques conclusions concernant ce que j'appellerai d'un seul mot le caractère de Chateaubriand ; nous ferons ainsi, avec les égards dus au génie, ce qu'on pratique à l'endroit du plus vulgaire des hommes dans une expertise médicale.

\* \* \*

Deux parties composeront cette étude.

Dans la première, nous esquisserons à grands traits la vie très longue et très mouvementée de l'illustre écrivain ; nous irons le trouver à son berceau ; nous remonterons même jusqu'aux germes mystérieux de ses facultés ; le suivant jusqu'à sa tombe, aux rochers de Saint-Malo qui l'avaient vu naître, nous recueillerons, au cours de sa carrière, les observations utiles qu'il nous importe de rassembler.

La seconde partie sera consacrée à l'étude spéciale de

---

(1) *Histoire du Consulat et de l'Empire*, édition de Bruxelles, Méline, Cans et C<sup>ie</sup>, 1862, t. XXVII, p. 339.

diverses particularités saillantes qui réclament certains développements. Ainsi nous aurons fait, ou du moins essayé, une étude d'*anatomie morale*, suivant l'expression pittoresque inventée par je ne sais quel auteur moderne. De même, dans une autopsie on recherche d'une manière générale l'état des différents systèmes organiques, et l'on s'applique ensuite à déterminer l'état de quelque organe en particulier.

## PREMIÈRE PARTIE.

### La carrière de Chateaubriand dans son ensemble.

Une règle élémentaire qui s'impose dans les opérations de ce genre nous oblige, non seulement à retourner aux premiers jours de la vie que nous voulons analyser, mais encore à rechercher les influences héréditaires ou ancestrales. Qu'il nous soit donc permis de remonter au delà du berceau de Chateaubriand ; nous fouillerons d'ailleurs sous la conduite du grand homme lui-même dans la série de ses nobles aïeux et de ses proches les plus aimés.

François-René de Chateaubriand (1) naquit à Saint-Malo en 1768, et non pas en 1769, comme on le dit et

(1) Pour abrégé — et me conformant d'ailleurs à l'usage — je le nommerai tout simplement « Chateaubriand ».

De même, je déclare ici, une fois pour toutes, que les détails biographiques qui vont suivre sont généralement empruntés aux *Mémoires d'outre-tombe*. Le lecteur qui voudrait les contrôler les retrouvera fort aisément sans que nous dussions préciser davantage en surchargeant ces lignes d'indications encombrantes. Cela étant, je puis aussi faire observer que si je verse dans l'erreur, la faute en retombera sur l'auteur lui-même, puisque je le prends pour guide.

l'écrit communément (1). Remarquons, en passant, l'admirable fécondité que présente la petite cité malouine pour la production des grands hommes : ne fut-elle pas le berceau de Duguay-Trouin et de Surcouf, de Maupertuis et de La Mettrie, de Broussais et de Lamennais, d'autres encore ? Il n'existe, je pense, aucune ville au monde qui ait fourni une telle pléiade de célébrités eu égard au chiffre de sa population ; le sang breton, ou plutôt le cerveau breton, semble à Saint-Malo atteindre à l'apogée de sa vitalité.

Dans un brillant discours prononcé à Saint-Malo même, lors du cinquantenaire des funérailles de Chateaubriand (2), le regretté Brunetière s'est appliqué à faire ressortir dans l'illustre écrivain les caractères de la race bretonne, le représentant de la poésie celtique, « le génie de sa province », tantôt enchanteur irrésistible, tantôt polémiste redoutable.

D'après lui-même, les aventures tragiques de la comtesse Françoise de Chateaubriand, aimée du roi de France, intéressent son nom, mais ne touchent pas à son sang ; car « la coupable, et peut-être la victime, était la dame de Foix, et le comte de Chateaubriand était Jean de Laval » (3).

(1) On a peine à croire comment des erreurs existent et se perpétuent à propos de telles particularités : ainsi un personnage de très réel mérite, M. le comte Louis de Carné, entreprend pour un dictionnaire très répandu une notice étincelante consacrée à son célèbre compatriote, et il débute comme ceci : « Châteaubriand (François-Auguste de) naquit à Combourg, en 1769. » Or, dans cette ligne il y a trois grosses erreurs !

(2) *Discours académiques*, pp. 175 et suiv.

(3) Voir *Généalogie de ma famille*, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, édition de Bruxelles, Méline, Gans et C<sup>ie</sup>, 1850, t. VI, p. 419.

Ce qu'il ne lui coûte pas d'avouer, c'est que, dans la longue suite de ses ancêtres, on compte un meurtrier homicide par amour, Briant de Chateaubriand, puiné de la maison de Beaufort, qui fit périr un sieur de Vaucouleurs et devint bientôt l'époux de sa complice; il eut la tête tranchée à Rennes vers 1574 (1).

Sans attacher aucune importance à ce crime passionnel, à ces influences lointaines, descendons aux proches parents du grand homme.

Nous rencontrons d'abord la poésie chez une tante de sa mère, qui « s'était consolée en célébrant ses amours ». L'auteur donne un petit échantillon de sa versification badine.

Un de ses oncles paternels entra dans les ordres; soit fierté, soit insouciance, il ne réclama aucun des bénéfices auxquels il pouvait prétendre, et il s'ensevelit dans une cure de campagne; il avait la passion de la poésie et mourut insolvable.

Un autre de ses oncles abandonna la Bretagne pour se rendre à Paris; le seul signe d'existence qu'il ait jamais donné, dit Chateaubriand, fut d'écrire à sa mère chaque premier de janvier. C'était d'ailleurs un érudit, tandis que son frère était un poète.

Le père de René manifesta d'abord un caractère hardi, même aventureux : à l'âge de 15 ans il s'embarque, participe bravement à des actions militaires, fait naufrage, est dépouillé par des bandits, se rembarque une troisième fois pour les colonies. A 50 ans il engendre celui de ses dix enfants qui devait immortaliser son nom.

(1) Voir *Ibidem*, p. 431.

« L'état habituel de mon père, dit l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*, était une tristesse profonde que l'âge augmenta, et un silence dont il ne sortait que par des emportements. » Il faut voir, pour les détails, quelle atmosphère de vie pitoyable cet homme avait créée à l'entour de lui : l'épouse et les enfants étaient « transformés en statues » par sa seule présence, ou « saisis de terreur » par ses paroles. Notre illustre écrivain n'a d'ailleurs pas manqué de sentir et d'enregistrer cette influence : « Le caractère de mon père, un des plus sombres qui aient été, a influé sur mes idées en effrayant mon enfance, contristant ma jeunesse et décidant du genre de mon éducation. »

Dans cette noire mélancolie, le vieux gentilhomme montrait néanmoins une passion qui « le dominait, celle de son nom ». Enfin le fils illustre, lui-même si vaniteux et si triste, estime que son père « avait certainement du génie » ; sans doute le mot est excessif, comme il le fut pour l'aimable Lucile ; mais respectons ces sentiments du fils ou du frère.

« Ma mère, dit-il à un autre endroit, était douée de beaucoup d'esprit et d'une imagination prodigieuse.... Elle savait tout Cyrus par cœur.... (1). Elle n'avait pas un goût qui ne fût opposé à ceux de son mari. La contrariété qu'elle éprouva la rendit mélancolique, de légère et gaie qu'elle était.... Ses distractions étaient inconce-

---

(1) Pourquoi faut-il que dans le portrait de sa mère l'auteur ait inséré trois mots qui causent un douloureux étonnement ? — Il a osé écrire : Elle était « laide ». Je me suis trouvé tellement confondu en les remarquant que j'ai vérifié leur présence dans différentes éditions des *Mémoires d'outre-tombe*. Hélas ! on les y retrouve toujours.

vables : je la rencontrai un matin dans la rue, portant une de ses pantoufles sous son bras en guise de livre de prières..... Elle me faisait de beaux contes en vers, qu'elle improvisait. »

N'est-il pas évident que François de Chateaubriand est tout entier en germe dans le couple ainsi décrit? On voit poindre ici le voyageur, l'aventurier, le soldat vaillant (car lui aussi courut librement affronter le feu des batailles), l'orgueilleux, le grand mélancolique avec une mémoire extraordinaire et une « imagination prodigieuse », et même le poète.

Assurément la transmission par la voie de l'hérédité ne s'opère point d'une manière fatale; grâce à Dieu, non; car bientôt toute l'humanité serait victime de la folie, des névroses, du cancer, de cette foule de maladies ou d'infirmités qui se transmettent de génération en génération avec une fréquence variable, au point de désoler les familles et d'éteindre les races.

Mais pourquoi tel enfant est-il soumis à la loi mystérieuse de l'hérédité plutôt que son frère ou sa sœur? Pourquoi l'auteur d'*Atala* fut-il favorisé de certains dons splendides, tandis que rien de pareil n'échut à son frère aîné Jean-Baptiste? — C'est un secret de la nature parfois dévoilé à l'oreille du médecin par certains détails. Mais le fait est incontestable et il apparaît clairement dans l'histoire que nous écrivons ici.

Poursuivons notre étude en considérant les autres enfants issus du même mariage.

Les quatre premiers vécurent quelques mois seulement; ils périrent « d'un épanchement au cerveau », d'après les *Mémoires d'outre-tombe*; mais cette affirmation est inacceptable; en l'absence d'autopsie, tout au plus

pouvait-on dire qu'ils succombèrent à des accidents cérébraux, et c'est déjà très significatif. Après ce désastre naquirent encore cinq enfants : Jean-Baptiste, qui devait être conduit à l'échafaud dans la même charrette que M. de Malesherbes, le vénérable défenseur du roi Louis XVI, et quatre filles dont les deux dernières seules nous intéressent (1) : Julie, qui devint, par son mariage, comtesse de Farcy, et Lucile, future M<sup>me</sup> de Caud ; celle-ci fut, comme on sait, la sœur préférée de François, la tendre amie de son enfance. M<sup>me</sup> de Farcy, dit-il, avait un vrai talent pour la poésie ; la comtesse Lucile pourrait être connue par quelques pages admirables. Voilà donc qu'apparaît chez ces deux sœurs le don du style, qui allait éclater dans toute sa splendeur chez leur frère cadet, et le goût de la poésie signalé déjà chez une tante, puis chez un oncle, le curé de campagne. Or, notre grand écrivain doit être tenu comme poète ; car, avant d'engager sa plume dans la pratique de la prose où il excella, il sacrifia aux Muses en composant « une foule de petites idylles » ; on accordera même volontiers que telles de ses plus brillantes compositions, ainsi *Les Martyrs*, sont de véritables poèmes avec toutes les « machines » requises en l'occurrence.

Mais chez ces deux jeunes femmes nous relevons encore d'autres traits qui correspondent curieusement à

(1) Au moment où nous écrivons ces lignes, on annonce la publication du *Journal inédit* de Madame de Marigny, la sœur aînée de Chateaubriand. Nous ignorons la valeur de ce livre et ne voudrions pas essayer de la déterminer. Mais du moins nous pouvons dire que l'on trouve en la sœur aînée, comme dans le reste de la famille, le goût de la composition littéraire.

des particularités de l'existence du grand frère. Julie, douée d'une beauté remarquable, devenue comtesse de Farcy, après avoir été à Paris une mondaine remarquée, peut-être excessive, après s'être livrée à la poésie, au point d'en faire son unique occupation, se tourna, jeune encore, vers les choses religieuses, et pratiqua les austérités avec une ardeur extrême, au point que, vers la fin de sa courte carrière, elle avouait ingénument avoir porté trop loin l'amour de la pénitence (1). Ce changement profond et imprévu de la « mondaine Julie » me fait songer involontairement à la conversion subite qui nous valut le *Génie du christianisme*.

Quant à la tendre Lucile, elle était atteinte de mélancolie, et « croyait que tout le monde était conjuré contre elle ». Certains aliénistes diraient tout crûment que, à cette époque déjà, c'était une lypémaniaque avec délire des persécutions. La mort prématurée de son mari et celle de sa sœur Julie aggravèrent son état : elle devint violente, impérieuse, déraisonnable, au dire de son frère François ; « le génie de Lucile et son caractère, écrit-il encore, étaient arrivés presque à la folie de J.-J. Rousseau », et les détails qu'il fournit plus loin, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, sont tristement significatifs ; il assure même que la mort de M<sup>me</sup> de Beaumont « acheva » d'altérer la raison de sa sœur chérie qui, peut-être, s'abîma dans le suicide. Je n'invente et je n'exagère donc rien en disant qu'avec cette aimable et sympathique Lucile le spectre de la folie apparut dans la famille de Chateaubriand.

---

(1) Pour la biographie de Julie de Chateaubriand, consulter *Vie des justes dans les plus hauts rangs de la société*, par l'abbé CARRON.

François fut le dernier des dix enfants. « J'étais presque mort, dit-il, quand je vins au monde. »

Parmi les faits multiples qui viennent d'être exposés, retenons bien les plus graves : la folie existe au foyer des Chateaubriand ; sur dix enfants, les quatre premiers sont emportés dès le jeune âge par des accidents cérébraux ; le père est un homme bizarre et chagrin, comme nous l'avons assez dit ; pour le suivre jusqu'au bout, nous dirons qu'il mourut subitement d'une attaque d'apoplexie, après avoir traversé une période de mouvements convulsifs et de paralysie, ce qui atteste une lésion des centres nerveux. Or, disons-le d'emblée, le grand écrivain présenta les symptômes d'une altération du cerveau dans les derniers temps de sa vie.

Que prouvent ces particularités d'ordre médical venant s'ajouter à d'autres déjà notées chez les oncles, tantes et divers membres de la famille ? — Elles démontrent que le cerveau forme à certains égards un organe faible dans l'économie de la race ; elles attestent ce que l'anthropologie moderne nommerait une *tare cérébrale*. Si une telle situation ne va point fatalement jusqu'à l'aliénation mentale, elle correspond, pour le moins, à une susceptibilité excessive de l'organe taré ; le danger d'une maladie positive se dressera en permanence ; il y aura pour le caractère ce qu'un grand pathologiste moderne, le professeur Griesinger (de Berlin) a très bien nommé *la faiblesse irritable* ; dans toute la sphère cérébrale, il y aura une vivacité et une mobilité d'action remarquables ; mais aussi on pourra voir certain défaut d'équilibre dans les divers compartiments intellectuels et moraux, soit prédominance de la mémoire, du sentiment, ou de l'imagination sur les facultés maîtresses de ferme jugement et de haute raison ;

ailleurs on pourra reconnaître l'insuffisance de cette moralité supérieure qui élève tous les actes, même ceux de la vie privée, au niveau des convictions les plus dignes.

Or, ces différents caractères ne se retrouvent-ils pas chez Chateaubriand? — La suite de notre étude donnera peut-être les éléments d'une réponse à cette question délicate.

En définitive, après avoir vu ce que l'hérédité directe pouvait donner à Chateaubriand, si nous recherchons les apports qui pouvaient lui échoir de par les collatéraux, nous trouvons, de ce côté, le talent littéraire qu'il manifesta avec éclat, comme aussi la possibilité de l'érudition qu'il déploie à un très haut degré dans certaines de ses œuvres (*Génie du christianisme*, *Les Martyrs*). Nous trouvons encore le germe de son esprit peu pratique, dédaigneux de la fortune; car le fécond écrivain, le brillant diplomate, le ministre magnifique, le pair de France fut souvent, dans sa vie et jusqu'aux approches de la mort, aussi insolvable que le curé breton.

Nous retrouvons encore la fatale mélancolie de sa race, dont fut atteinte sa sœur favorite, la compagne de son enfance, comme aussi la mère, et surtout le père, qui fut source de tant de mal. Enfin la susceptibilité cérébrale que j'ai relevée paraît être en rapport avec l'émotivité, la mobilité, la prédominance de l'imagination, le caractère passionné, même impulsif, que l'on observe chez lui et que nous aurons l'occasion de signaler en analysant sa carrière.

\* \* \*

A côté de l'influence héréditaire, il faut placer l'in-

fluence du milieu où se produisent les phénomènes et surtout où se déroulent les premières époques de la vie. Ceci rentre en partie dans ce que nous avons vu déjà, puisque ce milieu est constitué par divers personnages qui ont été passés en revue. Nous avons dit le fait capital peut-être, à savoir combien ce milieu était désolé par la tristesse profonde et l'humeur sombre du père. Voyons maintenant les lieux où la scène se passait.

A cet égard, nous trouvons deux particularités bien différentes : le château de Combourg avec toutes ses tristesses lamentables et la petite ville de Saint-Malo avec la mer magnifique qui la baigne et l'embrasse.

Le château de Combourg ! Mais il ne méritait pas ce nom, ce n'était qu'un infect réduit. Un voyageur anglais, passant un jour par là, compose une description de l'état pitoyable où se trouvait la localité, ajoutant ce détail, sans savoir à quel nom illustre il touchait : « Il s'y trouve (à Combourg) un château et il est même habité. Qui est ce M. de Chateaubriand, propriétaire de cette habitation, qui a des nerfs assez forts pour résider au milieu de tant d'ordures et de pauvreté ? »

Or, « ce M. de Chateaubriand était mon père », répond l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*.

Mais en revanche, il y avait tout près de là Saint-Malo où l'on était né, où l'on retournait souvent, où l'on pouvait revoir la mer admirée dès l'enfance, entendre sa voix puissante et triste, subir l'influence de grandeur et de mélancolie qui semble s'élever de l'Océan. Mais en écrivant ces deux mots : grandeur et mélancolie, n'ai-je pas résumé les caractères essentiels de Chateaubriand, la tristesse de son âme et la magnificence de son style ?

Destiné tout d'abord à la rude vie de marin, il fut

abandonné aux mains de la domesticité et il eut l'enfance oisive, courant pendant le jour comme un espiègle et un batailleur sur la plage, ramené par le soir sous l'œil de parents sévères. Lui-même, nous déclare que cette « rude éducation a rendu ses idées moins semblables à celles des autres hommes ». Et il ajoute : « Ce qu'il y a de plus sûr encore, c'est qu'elle a imprimé à mes sentiments un caractère de mélancolie née chez moi de l'habitude de souffrir à l'âge de la faiblesse, de l'imprévoyance et de la joie. » Ces quelques lignes peuvent paraître étranges ; car on ne voit pas bien où est « la rude éducation » de l'enfant abandonné en liberté, ni comment il pouvait trouver là « une habitude de souffrir ».

Mais bientôt commença la vie sérieuse et réglée du collège. Malheureusement deux livres tombèrent entre ses mains, lui révélant certains secrets de la nature et développant chez lui un extrême émoi ; frappé à la fois au physique et au moral, il en perdit le sommeil, ou bien il s'endormait en balbutiant des phrases incohérentes. Si je prends à la lettre — comme j'en ai le droit — ce qu'il nous rapporte lui-même, je puis déclarer qu'à cette époque il fut *halluciné*. Un jour il fut atteint de fièvre tierce, ce qui d'ailleurs n'offre aucun intérêt du point de vue qui nous occupe. Mais l'évolution naturelle qui transforme l'enfant en homme fut très orageuse pour lui : avec son imagination ardente et son tempérament érotique, il se crée un fantôme d'amour qu'il nomme sa sylphide, sa nymphe, sa déesse, sa démonsse ; pendant deux années, il est en proie au *délire* ; c'est le mot qu'il emploie lui-même. « Je parlais peu, dit-il, je ne parlai plus ; j'étudiais encore, je jetai là les livres ; mon goût

pour la solitude redoubla. J'avais tous les symptômes d'une passion violente; mes yeux se creusaient; je maigrissais; je ne dormais plus, etc. » Il consacre à sa sylphide des pages enflammées, au point que l'aliéniste sévère pourra formuler le diagnostic d'*erotomanie* avec dépérissement et insomnie. Tels furent, après le fabuleux Pygmalion, tous les détraqués, amoureux fous d'une statue où le marbre incarnait la beauté, amoureux malades d'une femme imaginaire ou d'une femme absolument inaccessible pour eux.

A l'apogée de cette période dévorante se place même une tentative de suicide parfaitement caractérisée, qui échoua comme par miracle.

La crise se termina par une maladie avec fièvre, qui mit la vie en péril pendant six semaines; mais ici les détails manquent, et il m'est absolument impossible de savoir quelle fut cette atteinte morbide (1).

(1) Si nous traduisions en prose vulgaire les élans passionnés et magnifiques de Chateaubriand, nous pourrions parler ainsi :

« L'enfant n'est plus, l'adolescent commence, et les idées, les penchants et les goûts subissent une métamorphose complète sous l'influence d'une véritable invasion de sentiments et d'instincts nouveaux. L'individu s'affirme et la notion du moi paraît dans toute son ampleur. Mais cette transformation radicale, loin de s'opérer toujours en silence et dans le calme d'une évolution régulière, donne souvent lieu à des orages violents. Il est, en effet, deux types parmi les enfants qui arrivent à la puberté : les uns sont paisibles, et chez eux le changement s'opère sans secousse; les autres sont agités; ils ont des crises de tristesse qui se manifestent par des pleurs, par de la mélancolie, par le *taedium vitae*, enfin par des impulsions au suicide. C'est parmi les individus de cette seconde espèce que se manifeste cette forme particulière de délire que les Allemands ont appelée *hébéphrénie*. Elle frappe surtout les prédisposés et plus spécialement

Enfin rétabli, il devient sous-lieutenant au régiment de Navarre et, après des allées et venues entre la province et Paris, il s'embarque pour l'Amérique, en avril 1791. Ici nous devons nous arrêter quelques instants : car ce voyage a paru offrir un caractère mystérieux, et, dans tous les cas, la recherche des motifs qui déterminèrent une expédition si aventureuse et si étrange présente un intérêt véritable pour la psychologie de Chateaubriand.

Tout d'abord il faut reconnaître que pareille entreprise, redoutable pour beaucoup d'hommes à cette époque, ne pouvait l'être autant pour lui : dès l'enfance, il était familiarisé avec la mer, son immensité et ses déchainements. Le père avait été un aventurier hardi, même soldat de marine, et François avait été lui-même destiné à la carrière du marin ; en diverses circonstances d'ailleurs, avec son habituel dédain de la vie, il fit preuve d'un rare courage civique ou militaire. La lecture des écrits de Bernardin de Saint-Pierre, et surtout de J.-J. Rousseau, dont le talent et le caractère offrent de remarquables analogies avec le sien, avaient fortifié en lui le goût de la solitude, le culte de la nature, le désir de vivre de la vie simple et primitive des sauvages ; il

les héréditaires ou, pour exprimer la même idée sous une forme différente, les prédispositions latentes choisissent volontiers ce moment pour se manifester. Sa forme habituelle est la dépression, la lypémanie, accompagnée d'excentricités singulières... »

On remarquera combien ces paroles austères s'appliquent au jeune Chateaubriand ; or, elles sont tout simplement extraites d'un traité classique de médecine mentale : *Leçons sur les maladies mentales*, par B. BALL, professeur à la Faculté de médecine de Paris, 1880-1883.

existait même alors, tout autour de lui, un courant général de préférence pour l'état de pure nature, avec une affection spéciale pour la jeune république américaine dont la France avait défendu le berceau.

Ne s'étant attaché jusqu'alors à aucune femme en particulier, ainsi qu'il le prétend, il emmènerait très aisément avec lui sa « sylphide » comme une idéale compagne de courses fantastiques dans les forêts et les prairies du Nouveau Monde.

Tel était le fond des prédispositions où il flottait quand des événements positifs vinrent le déterminer : la vue des têtes coupées de Foulon et de Berthier, promenées dans les rues au bout de piques et approchées de son visage, lui inspira un dégoût profond pour la canaille de Paris; le nom aristocratique qu'il portait le désignait manifestement aux persécutions et aux dangers, et l'on ne saurait douter que, s'il fût resté en France, il eût été conduit à l'échafaud comme son frère, ou du moins emprisonné comme sa femme, sa mère et ses sœurs.

Enfin, nous voyons pour la première fois apparaître ici un nouvel aspect de son caractère, l'orgueil rongant son âme ardente. « Personne ne s'occupait de moi, s'écrie-t-il; j'étais alors, ainsi que Bonaparte, un mince sous-lieutenant, tout à fait inconnu. »

D'un pareil mélange, esprit d'aventures et intrépidité native, horreur des choses vues et prudence légitime, imagination amoureuse et vanité souffrante, naquit l'idée de quitter la patrie secouée par les premiers spasmes de la Révolution, et de savourer dans la libre et paisible Amérique les charmes de la nature et de la solitude avec la poésie qui s'en dégage.

Un motif de ce fameux voyage, exposé verbalement et

par écrit, c'était de découvrir pour la navigation, au nord-ouest de l'Amérique, un passage qui permit d'atteindre les Indes. Entreprise vraiment insensée, cette expédition scientifique tentée par un jeune homme romanesque, par un rêveur mélancolique, étranger aux choses de la navigation et de la géodésie, à toutes les connaissances requises pour le succès, s'acheminant seul vers les glaces lointaines du pôle ! Il a eu la naïveté d'écrire : « Si je m'en étais cru, je serais parti tout droit pour aller au pôle, comme on va de Paris à Pontoise. » A son excuse on doit dire qu'il était vivement excité à ce voyage par M. de Malesherbes. Mais en présence du sourire sceptique de Washington et de la réalité des choses, il comprit enfin l'inanité de son projet, et ne tarda pas à se comporter selon son tempérament, comme un coureur des bois, mais non comme un explorateur arctique. L'itinéraire qu'il suivit, dirigé vers le sud plutôt que vers le pôle, ne démontre même pas l'intention qu'il indique, d'un second voyage mieux préparé pour une exploration géographique.

Maintenant quittons avec Chateaubriand les rivages de l'Armorique, et suivons-le dans la traversée des mers.

Pendant les nombreuses journées de ce lent trajet, son attitude donne lieu à des observations intéressantes pour notre étude.

Sur ce point, on possède son témoignage personnel, consigné dans les *Mémoires d'outre-tombe*, et j'y renvoie ; mais, circonstance inespérée, parmi les rares compagnons de la traversée, il en est un qui a fait entendre sa voix : en 1842, l'abbé Édouard de Mondésir a consigné par écrit ses appréciations sur le jeune voyageur, alors inconnu, qui franchissait l'Atlantique avec lui en 1791 ; le manuscrit,

conservé à la bibliothèque du Séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, a été vu par M. Victor Giraud qui en a extrait quatre pages encadrées d'un fort beau texte (1). Il n'était assurément pas en odeur de sainteté le futur défenseur des autels catholiques, dans ce groupe de prêtres austères qui formaient presque toute la société du navire; aussi le voit-on gentiment persillé par l'abbé de Mondésir, et à propos de sa prédication fougreuse du Vendredi-Saint, et à propos du bain de mer dans l'Océan, et à propos de son attitude pendant la tempête, alors qu'il était, comme Ulysse, attaché au grand mât du vaisseau. Mais aussi, à cette époque, il était, comme on le sait, un « esprit fort », et ses compagnons perspicaces n'avaient pas tardé à s'en apercevoir. Les traits de l'abbé sont fort piquants dans une forme contenue et douceuse; mais ils atteignent bien « le chevalier, je dirais presque le Don Quichotte »; suivant d'autres expressions textuelles, il est l'auteur de « menteries incroyables » à propos d'un incident du voyage. Enfin quand, en 1842, l'abbé de Mondésir apprécie la carrière alors terminée de Chateaubriand, il résume ainsi sa pensée : « En lui, dans ses écrits et dans sa conduite, *sunt bona mixta malis...* Tout en admirant ce que la Providence a mis d'admirable en lui, je l'appelle de son vivant : *Magni nominis umbra*. Je l'accuse d'avoir plus que frisé l'hérésie, » etc.

Après cela ce n'est pas se montrer fort difficile que d'écrire : « Le manuscrit de l'abbé de Mondésir est tout à l'honneur de Chateaubriand (2) ! »

(1) Voir *Le Correspondant*, 1905, p. 583.

(2) EDMOND BIRÉ, *Chateaubriand, Victor Hugo, H. de Balzac*. Paris, 1907, p. 83.

Le séjour en Amérique ne nous laisse pas grand'chose à glaner ; on y rencontre beaucoup d'audace et de témérité, de tendances poétiques et amoureuses. Notre intéressant jeune homme risque sa vie sans y regarder ; à deux reprises, on le voit sur le point d'être dévoré par le Niagara ; mais il a la chance de sortir du gouffre avec une simple fracture du bras ; plus tard on le découvre assis au pied d'un magnolia entre deux sauvagesses qui lui inspirent des sentiments tendres ; de l'une, il a fait Atala, de l'autre Céluta, « par expiation », dit-il ; mais on reconnaîtra qu'il dut faire un merveilleux effort d'imagination pour transformer en ces types immortels les deux Floridiennes dont il fut le compagnon éphémère ; car avec ces « demoiselles Muscogulges » il ne pouvait échanger aucune parole suivie : « Je n'entendais pas, écrit-il, un mot de ce qu'elles me disaient, elles ne me comprenaient pas. » Mais bientôt ces deux aimables compagnes lui furent enlevées par jalousie, et il se sentit affligé, humilié, au point qu'il se hâta de quitter le désert ; car « la solitude lui paraissait vide ». Qu'on veuille bien remarquer ici l'état d'esprit chagrin où le laisse la disparition de ses deux Floridiennes, tellement qu'un vague appel arrivant d'Europe pourra l'y faire revenir ; sans ce revers d'amoureux, la voix de l'honneur fût peut-être arrivée vainement à son oreille.

Un soir, encore ému de son « veuvage », il est abrité dans une ferme-moulin ; or, tandis qu'une vieille femme prépare les patates de son maigre souper, un journal anglais se trouve par hasard entre ses mains, et, à la lueur de l'âtre, il aperçoit écrits en grosses lettres ces mots : *Fuite du Roi* ; c'était le récit de la tentative d'évasion du malheureux roi Louis XVI et de son infortunée

famille, venant échouer à Varennes. Aussitôt, comme par l'effet d'un éclair, son parti est pris : il retournera en France, et, pour défendre son Roi, il ira prendre place dans l'armée des émigrés dont le journal annonçait la formation.

Après la sensibilité spéciale qui lui est habituelle, qui l'attache aisément à toute femme, remarquons le caractère chevaleresque de ses déterminations et la rapidité qui préside à leur éclosion. Des analystes sévères pourraient voir ici quelque chose d'anormal et emploieraient peut-être la qualification vulgaire d' « impulsif » par dépit amoureux. Nous pouvons tout aussi bien — et il nous plaît de le faire — ne trouver ici que la rapidité normale de résolutions viriles prises par un jeune homme vaillant, généreux, amoureux déconfit.

Dès le 10 décembre 1791, il s'embarque pour le retour « à crédit »; car ici commencent les embarras pécuniaires où il se débattit toute sa vie, selon son propre aveu. Le 2 janvier 1792 il entre au Havre, ramenant, comme il sait le dire avec sa finesse coutumière, « non des Esquimaux des régions polaires, mais deux sauvages d'une espèce inconnue : Chactas et Atala ».

Ici, entre son retour d'Amérique et son départ pour l'armée de Condé, se place un événement grave qui généralement fait époque dans la vie de l'homme, mais qui paraît tenir peu de place dans la sienne, je veux dire le mariage. Pour lui, ce fut un mariage d'argent bâclé par ses sœurs. « L'affaire fut conduite à mon insu, dit-il. A peine avais-je aperçu trois ou quatre fois M<sup>lle</sup> de Lavigne... Je ne me sentais aucune qualité de mari. » Ce fut un mariage de résignation, et il semble bien qu'on s'en aperçoive dans la suite, malgré les très remarquables

qualités de cœur et d'esprit que possédait M<sup>me</sup> de Chateaubriand. Pour comble de malheur, survint bientôt une triste déconvenue dans la bonne affaire qu'on avait cru réaliser à son profit, et il fallut emprunter.

Nous voyons ici un mariage sans vocation et sans amour, arrangé par quelques jeunes femmes qui se sont montrées absolument imprévoyantes; lui-même ne s'assure pas davantage de la situation; ses véritables maîtresses à cette époque sont la mer et la muse; il demeure passif et se laisse enchaîner, lui dont le cœur était si volage et qui aima toutes les femmes quelque peu aimables, excepté la sienne.

Nous devons par la suite toucher encore à cette matière délicate.

A côté de son mariage, il faut signaler ici deux incidents curieux qui présentent une certaine signification.

Un jour qu'il rapportait une forte somme empruntée chez un notaire, il se laisse entraîner dans des salons de jeu, ce qui montre encore la faiblesse de son caractère. Ainsi qu'il arrive souvent, cette première faute se double d'une seconde : rentré chez lui, il raconte avoir laissé les 10,000 francs dans un fiacre, tandis qu'il les avait perdus à la table du jeu. Le mensonge aggrave la première aventure.

Un autre jour, il va, comme à un pèlerinage d'adieu, visiter, dans la vallée de Montmorency, l'habitation rendue célèbre par le séjour de J.-J. Rousseau dont les écrits avaient fasciné sa jeunesse, ce qui nous renseigne sur son état d'esprit à cette époque.

Enfin, après diverses péripéties, le voilà dans les rangs de l'armée des Princes, où il prend place sans conviction, ainsi qu'il l'avoue lui-même; car il va jusqu'à dire qu'il

« n'aimait pas la cause » pour laquelle il était sous les armes. Néanmoins il s'y montre aussi courageux qu'original. Il prend part au siège de Thionville, et là, tandis qu'il dort, un obus envoyé de la place l'atteint à la cuisse droite. Pour comble de malheur, « la maladie prussienne », sans doute la dysenterie, vient l'infecter. C'est accablé sous cette double misère qu'il franchit la frontière pour passer en Belgique, lorsque sa compagnie se débande près de Longwy. Bientôt un troisième mal tombe sur lui : une maladie éruptive, la petite vérole (?), qui, probablement, se manifeste pleinement à Arlon.

Dans cette pitoyable situation, notre pauvre jeune homme se met courageusement en route, à pied, pour atteindre Ostende, où il s'embarquerait pour l'Angleterre.

Qu'il me soit permis d'ouvrir ici une large parenthèse.

On a vanté, et récemment encore (1), l'exactitude des

(1) Voir l'intéressant livre déjà cité et paru sous le titre : *Chateaubriand, Victor Hugo, H. de Balzac*, par EDMOND BIRÉ. Cet auteur écrit même un chapitre spécial sous le titre significatif : « De l'exactitude dans les *Mémoires d'outre-tombe*. » Dès l'apparition d'*Atala*, des attaques se produisirent concernant l'exactitude des splendides descriptions que Chateaubriand avait rapportées d'Amérique; en 1827, l'assaut se renouvela sous la plume d'un pseudonyme, René de Mersenne; plus récemment, il fut repris par M. Joseph Bédier et par M. Gaston Deschamps; ce dernier écrivain en arrive à dire finalement que Chateaubriand pourrait bien n'être qu'« un Tartarin sublime ». Voici que la question rentre même tout à coup dans le domaine médical, puisqu'on écrit : « La poétique *légende* du voyage en Amérique offre un exemple achevé d'*auto-suggestion*; c'est un beau cas. » Mais il me semble que M. Georges Bertrin a suffisamment écarté ces reproches (voir *Le Correspondant*, livraison du 10 juillet 1900). Aussi je n'insiste pas sur des droits de médecin inquisiteur alléché par le

*Mémoires d'outre-tombe*. D'une manière générale, je ne veux pas y contredire; mais, pour ce qui concerne la traversée du Luxembourg par l'illustre auteur d'*Atala*, moi, Luxembourgeois, je puis relever dans son récit certaines erreurs imperceptibles pour tout critique qui ne connaîtrait pas les lieux mêmes ou ne consulterait pas attentivement une carte exacte et détaillée. En effet, il est absolument impossible de concilier ces deux passages des *Mémoires* :

En sortant d'Arlon (pour se rendre à Namur) faire un trajet de 5 lieues et se trouver déposé sur un tas de pierres....., puis faire pendant cinq jours assez de chemin pour atteindre Attert, Flamizoul et Bellevue par charrette.

Pour qui connaît les lieux, il est évident que la première de ces chevauchées a déjà transporté le voyageur bien au delà d'Attart.

Mais si l'erreur est flagrante, on peut invoquer, comme excuse, l'état pitoyable où se trouvait notre auteur; lui-même, d'ailleurs, a écrit que, dans cette traversée des Ardennes, il perdit « la force des souvenirs ». Seulement, mon accusation d'inexactitude ne le lâche point pour

« beau cas ». Mais on ne s'est pas borné à faire ressortir les fantaisies et les erreurs de Chateaubriand; un reproche plus grave s'est élevé; car cet homme, qui a joui de toutes les gloires et de tous les triomphes, semble destiné aussi à subir toutes les avanies: on l'accuse aujourd'hui formellement de plagiat. Voir à cet égard la thèse du Dr Ernest Dick, à Bâle, sous le titre significatif: *Plagiats de Chateaubriand*. J'avoue ne pouvoir me prononcer sur ce point; mais voilà une accusation précise qui vient, après d'autres révélations scandaleuses, mettre gravement en suspicion le caractère de notre personnage.

cela ; car alors je lui reprocherai de n'avoir pas, en écrivant ces quelques lignes, consulté un atlas de Belgique à l'ambassade de Londres, où il trônait en 1822. Et puis encore, si l'on avait perdu la force des souvenirs, il ne fallait pas, surtout trente ans plus tard, descendre, concernant les lieux traversés et la maladie endurée, à des détails où l'erreur, l'in vraisemblance, l'impossibilité même s'accouplent d'une manière déplorable ; ainsi, pourquoi prendre une route détournée, par Attert, et suivre des chemins affreux, que j'ai connus tels soixante ans plus tard, par Flamizoul et Bellevue, au lieu de passer par Habay-la-Neuve, Neufchâteau, Recogne, etc. ? Sans doute dans l'embarras où l'on se trouvait, on cherchait des *occasions* de transport par charrette ; mais ces occasions heureuses devaient être plus fréquentes sur les grandes voies de communication, et c'est là qu'il fallait les guetter. Est-il bien sûr enfin — j'en viens à poser la question — que, même en faisant le détour par Attert et Bastogne, Chateaubriand ait passé par des hameaux perdus entre les bois, dépourvus de presque tous moyens de communication, comme Flamizoul (1) et Bellevue ?

Il y a lieu de signaler ici une coïncidence remarquable.

Nous venons de voir Chateaubriand traverser Arlon ; or, précisément à la même époque, vers le milieu du mois d'octobre 1792, un autre écrivain illustre, Goëthe, y passait aussi, revenant de Longwy.

---

(1) J'écris toujours comme l'auteur le nom de ce hameau, sachant bien que c'est contraire à l'orthographe universellement admise qui écrit Flamisoul ; mais voici que sur la carte de l'État major belge je trouve Flamizoulle !

Qui nous dira si l'auteur d'*Atala* et l'auteur de *Faust* ne se rencontrèrent point et n'échangèrent pas le salut des armes sur la route, la même route qu'ils suivirent en revenant des camps de la coalition, ou dans les rues de notre capitale du Luxembourg? L'un et l'autre emportaient les manuscrits d'œuvres retentissantes, et ils le disent expressément : pour Chateaubriand, c'était, dans le havre-sac qui lui servait d'oreiller, l'immortel roman d'*Atala*; pour Goëthe, c'étaient les notes de sa fameuse théorie des couleurs.

Enfin, il me plaît vraiment de constater que ces deux hommes, dont le caractère offre de si frappantes analogies, et qui allaient bientôt représenter avec tant de gloire le génie de la France et le génie de l'Allemagne, rendent un hommage éclatant et précis au caractère aimable et hospitalier des Luxembourgeois.

Recueilli par les fourgons du prince de Ligne au moment où il allait peut-être succomber, étendu sur le dos dans un fossé (1), la tête soutenue par le sac d'*Atala*, sa béquille à ses côtés, l'infortuné jeune homme est transporté jusqu'à Namur; il vante la bonté pitoyable des « Namuriennes » (*sic*) à son égard; mais à Bruxelles, aucun hôtelier ne voulut le recevoir; on lui fermait la porte au nez, on le chassa d'un café, etc., et cela se conçoit aisément s'il était accoutré, hideux et variolisé comme il le dit. Enfin il retrouve son frère qui lui amène un chirurgien et un médecin. « Le docteur, dit-il, ne

---

(1) D'après son récit, ce dut être dans les bois magnifiques qui jadis s'étendaient entre Bellevue et Marche. Il faut admettre aussi qu'alors c'était le long de la grande route; car les fourgons du prince de Ligne n'allaient pas s'égarer à Flamizoul ou à Bellevue.

revenait pas de son étonnement : il regardait cette petite vérole sortante et rentrante qui ne me tuait pas, qui n'arrivait à aucune de ses crises naturelles, comme un phénomène dont la médecine n'offrait pas d'exemple. »

Tout médecin éprouvera le même étonnement que le docteur bruxellois ; cette maladie exposée avec les détails donnés par Chateaubriand lui-même est absolument invraisemblable, pour ne pas dire impossible. Comment ? Une variole « confluente » (le mot y est), c'est-à-dire une variole grave avec fièvre, avec complication d'une blessure à la cuisse tuméfiée et atteinte par la gangrène, une variole ainsi compliquée qui permet le long trajet d'Arlon à Bruxelles en partie à pied, en partie sur charrette, c'est déjà bien extraordinaire ; mais qu'elle sorte et qu'elle rentre comme un décor d'opéra, c'est encore moins admissible. On dirait vraiment que l'auteur veut se présenter à la postérité avec une pathologie supérieure comme son talent, exceptionnelle comme ses aventures, et j'en viens finalement à me demander si cette fameuse variole n'était pas une simple urticaire.

En faveur de ce diagnostic formulé cent quinze ans après la maladie, j'invoque le fait que Chateaubriand ne présenta pas, à ma connaissance, les cicatrices indélébiles qui succèdent presque fatalement à la variole *confluente*. Et si l'on m'objecte la fièvre dont il parle, je répondrai qu'elle ne fut point positivement constatée, et que, l'eût-elle été, nous pourrions l'attribuer à l'inflammation de la blessure, ou même à l'urticaire.

Ainsi donc, après les invraisemblances du trajet dans les Ardennes, relevées au point de vue géographique, voilà des invraisemblances de pathologie relevées au point de vue médical.

Enfin, par navigation sur les canaux, notre intéressant voyageur arrive à Ostende, où il s'embarque; mais bientôt il se trouve déposé à Guernesey, parce que, dit-il, le capitaine ne voulait pas avoir un décès à bord; on lit à son oreille les prières des agonisants et on le fait descendre sur le quai; on l'assied au soleil, le dos contre un mur..... Il faut avouer que cet abandon d'un mourant est peu vraisemblable, et montre des mœurs qui sont peu pitoyables et peu croyables. Heureusement une femme — encore et toujours les femmes — intervient si efficacement qu'il déclare lui devoir la vie. Alors il se fait transporter à l'île de Jersey, « tombé dans le délire, ne disant que des radoterics », et demeure quatre mois « entre la vie et la mort », soigné avec un affectueux dévouement dans la famille d'un parent hospitalier.

Mais quelle était donc cette maladie qui le retint ainsi sous le toit de son oncle de Bédée?

L'auteur est fort sobre de détails à cet égard; il ne donne point d'étiquette à l'ensemble, comme il l'a fait pour sa maladie prussienne et pour sa petite vérole; il nous signale un seul symptôme, le *délire* (1). Mais ce mot fait naître immédiatement dans l'esprit du médecin un soupçon grave, et la question se pose irrésistiblement: N'aurait-il pas été atteint d'aliénation mentale? Car enfin, quoique le délire appartienne à de nombreuses maladies, son territoire le plus large est celui de la folie; toute aliénation se caractérise même par du délire; si ce n'est point le délire de l'intelligence, c'est le délire des

(1) Quand il revient à cet épisode, dans une préface à l'*Essai historique*, il se borne à nous renseigner « un complet délire ».

sens ou celui des actes. La durée de quatre mois milite grandement en faveur de notre soupçon ; car elle exclut toute une série de formes morbides à caractère délirant, et se trouve conforme à l'évolution ordinaire des psychoses vers lesquelles se porte le diagnostic. Suivant son propre témoignage, sa sœur Lucile paya le tribut à la folie. L'influence héréditaire pesait lourdement sur lui ; qu'on se rappelle les hallucinations et la tentative de suicide que nous avons signalées ; que l'on se représente la mélancolie chronique qu'il offrait à cette époque, sa nature sauvage, son impressionnabilité extrême, son imagination exubérante, son caractère impulsif, ses inconséquences ordinaires, et l'on en viendra peut-être à voir en lui ce que nous appelons *un candidat à la folie*. Cela étant, quoi de surprenant si, à la faveur des circonstances, la folie mette la main sur lui ? Or, de telles circonstances se sont rencontrées dans la vie, si dure à tous égards, dont il avait eu à porter le poids dans les derniers temps. En admettant qu'il ait eu la variole — ce qui me paraît douteux — on comprendrait mieux encore l'épisode douloureux qui nous arrête en ce moment ; car c'est un fait bien connu, en médecine mentale, que les fièvres éruptives éveillent parfois le germe de la folie, et que la variole se place au premier rang de toutes en cette incitation dangereuse. Ce n'est point surprenant d'ailleurs quand on songe au délabrement général que provoquent les maladies de ce genre, au trouble de la circulation et de la nutrition qui existe dans le cerveau, surtout pendant la convalescence, et enfin à l'influence, signalée avec détails par un aliéniste éminent, le professeur Kraepelin, des produits toxiques qui empoisonnent l'écorce cérébrale.

Nous pouvons même préciser davantage, sans faire la moindre concession au parti pris, mais en invoquant très simplement les données classiques de la science.

Si pendant la période d'éruption la variole engendre la folie, c'est une forme d'excitation maniaque qui naîtra de préférence à toute autre ; au contraire, pendant la convalescence, c'est une forme mélancolique ou dépressive qui verra le jour. Or, pour Chateaubriand le délire lypémanique n'était qu'une simple exagération, un renforcement léger de son état ordinaire ; ici, au milieu de toutes ces coïncidences et convergences frappantes, nous retrouvons donc l'application de la formule posée comme une loi par le grand aliéniste français B.-A. Morel : la folie dans sa forme n'est que l'exagération du caractère habituel de l'individu frappé. Il n'est d'ailleurs aucune honte à se trouver atteint d'une folie dont l'origine est pure ; c'est la source seule qui peut en faire le déshonneur. Le chagrin dans le cœur le plus noble fait mûrir ce fruit amer, tout autant que des excès ignominieux. Qui donc oserait se dire à l'abri de cette aventure ? Que celui-là lève la tête, et demain peut-être il la courbera sous le vent de la folie. La force même des facultés n'en préserve personne : qu'on se rappelle la folie de Newton, malgré une vie tout exemplaire de régularité et malgré la puissance suprême du cerveau. Bref, comme la foudre frappe les sommets, ainsi la folie atteint parfois les plus hautes cimes des vertus et de l'intelligence.

En définitive, nous pensons, à en juger par le récit de l'auteur lui-même, qu'il y eut là, à cette époque de sa vie, une atteinte de folie, sans doute de lypémanie. Si nous nous trompons, lui-même nous a induit en erreur.

Quoi qu'il en soit, l'état où il se trouvait après ces quatre mois est ainsi résumé par lui : « La petite vérole était passée. » C'est là une affirmation digne d'un seigneur de La Palisse plutôt que d'un vicomte de Chateaubriand. « Je souffrais de la poitrine et il me restait une faiblesse que j'ai gardée longtemps. » Hors d'état de retourner en France pour y guerroyer contre l'odieuse Révolution, il fit voile vers l'Angleterre, pourvu de trente louis qu'un bateau fraudeur de Saint-Malo lui avait apportés, et c'est ainsi que, pauvre, maladif, inconnu, il fit, le 21 mai 1795, son entrée à Londres, où plus tard il devait revenir trôner comme « magnifique ambassadeur ».

Il s'en fut modestement loger dans un grenier pour passer bientôt après dans une mansarde dont la lucarne s'ouvrait sur un cimetière où, « chaque nuit, l'on venait, dit-il, voler des cadavres », ce qui semble être une exagération véritable. Il travaillait le jour à des traductions et — détail qu'il a dissimulé — donnait des leçons de français dans une institution privée (1) pour gagner de quoi vivre ; pendant la nuit, il composait l'*Essai historique*. Bref, il menait l'existence d'un littérateur miséreux.

A l'île de Jersey, il avait commencé à souffrir de la poitrine ; ici la situation s'aggrava : « J'étais maigre et pâle, écrit-il, je toussais fréquemment, je respirais avec peine ; j'avais des sueurs et des crachements de sang. » A ces quelques traits, on reconnaît aisément la plus terrible ennemie du genre humain, la tuberculose pulmo-

---

(1) ANATOLE LE BRAZ, *Chateaubriand, professeur de français*, d'après des documents inédits. (REVUE DE PARIS, 15 août 1907.)

naire. Il continue ainsi : « Mes amis, aussi pauvres que moi, me trainaient de médecin en médecin. Ces Hippocrates faisaient attendre cette bande de gueux à leur porte, puis me déclaraient, au prix d'une guinée, qu'il fallait prendre mon mal en patience, ajoutant : *Tis done, dear Sir*. « C'est fait, cher monsieur. » Le docteur Godwin, célèbre par ses expériences relatives aux noyés et faites sur sa propre personne d'après ses ordonnances, fut plus généreux : il m'assista gratuitement de ses conseils ; mais il me dit, avec la dureté dont il usait pour lui-même, que je pourrais *durer* quelques mois, peut-être une ou deux années, pourvu que je renonçasse à toute fatigue. « Ne comptez pas sur une longue carrière », tel fut le résumé de ses consultations. »

Sans doute Godwin parlait brutalement, mais son langage paraît exact, en présence des symptômes qui se manifestaient. Et vraiment, c'est miracle que son pronostic ne se soit pas accompli, d'autant plus que le malade vivait dans des conditions affreuses : il souffrait même parfois de la faim, comme du froid et de l'insomnie : « La faim me dévorait ; j'étais brûlant ; le sommeil m'avait fui ; je suçais des morceaux de linge que je trempais dans l'eau ; je mâchais de l'herbe et du papier... Je n'avais point de draps ; quand il faisait froid, mon habit et une chaise, ajoutés à ma couverture, me tenaient chaud. Trop faible pour remuer ma couche, elle restait comme Dieu me l'avait retournée. »

Réserve faite sur ce dernier trait, qui assurément est excessif, la situation était absolument menaçante. Heureusement, un séjour à la campagne et l'exercice du cheval ranimèrent cette santé compromise. En même temps, la publication de l'*Essai historique*, les malheurs

affreux de sa famille, et sans doute aussi la manifestation journalière de son talent littéraire, inclinèrent vers le noble exilé la sympathie avec l'estime. Il devint « presque un personnage »; il fut recherché par la haute émigration et connu des jours moins amers.

Mais nous touchons ici à des événements de la plus haute portée qui intéressent la conscience dans ce qu'elle a de plus profond, et où se révèle, avec une netteté parfaite, le caractère habituel de Chateaubriand.

Le 1<sup>er</sup> juillet 1798, sa sœur Julie lui mandait la mort de leur mère commune qui, jetée à 72 ans dans les cachots de la Révolution, venait de rendre le dernier soupir sur un grabat. Quand cette douloureuse nouvelle parvint à destination, la comtesse Farcy, elle-même, était descendue au tombeau. On connaît les touchantes et vibrantes paroles qu'il écrivit en cette occasion lugubre; ces deux voix de femmes aimées, s'élevant ensemble du sépulcre pour parler tendrement à l'oreille du fils et du frère, le frappèrent profondément; les reproches qu'elles lui adressaient au sujet de ses erreurs le saisirent, et soudain il fit un retour complet aux croyances de sa famille et de son enfance.

« Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles : ma conviction est sortie du cœur; j'ai pleuré et j'ai cru. »

Ces derniers mots sont absolument remarquables. On y voit bien les traits coutumiers de son caractère, la toute-puissance du sentiment avec la rapidité extrême de la décision; on y voit même en germe tout le *Génie du christianisme*; car enfin ce livre mémorable ne forme pas une démonstration attestant que la religion chrétienne est *vraie* : il démontre simplement qu'elle est *belle*, ce qui

est beaucoup moins important. Ce cachet de beauté, se traduisant dans les rites chrétiens, est d'ailleurs très variable selon les circonstances, tandis que la vérité est plus immuable que le roc; toutes les fleurs du monde accrochées aux murs n'augmentent en rien la solidité du vieux temple catholique.

La conversion de Chateaubriand fut donc un acte de pur sentiment, comme son œuvre magistrale est un produit artistique.

Sans nouvel incident qui doive nous retenir, nous arrivons au terme de ce qu'il appelle lui-même sa « première carrière », après laquelle s'ouvre « la carrière de l'écrivain », comme si l'*Essai historique* n'existait pas.

\*  
\* \* \*

En ce temps-là, lui qui a si brillamment célébré l'amour de la patrie, il n'éprouvait même pas le désir de revoir la France où vivaient sa tendre Lucile, parce qu' « elle ne portait plus son nom » (!), et sa légitime épouse dont il parle en ces termes étranges : « Ma jeune *veuve*, qui ne me connaissait que par une union de quelques mois, par le malheur et une absence de huit années. » Enfin M<sup>me</sup> d'Aguesseau proposa de le conduire à Paris : « il se laissa aller », et au printemps de l'année 1800, sous un faux nom, il débarquait aux rivages de la patrie.

L'année suivante, il mit au jour son admirable roman d'*Atala*, dont la vogue fut énorme : « je devins à la mode; la tête me tourna », dit-il. Un an plus tard, grâce au *Génie du christianisme* comprenant l'épisode de *René*, un autre triomphe couronnait son talent et son

travail. La naissance de la petite *Atala* avait été un événement littéraire; l'apparition du « grand livre » devint un fait historique.

Des succès aussi éclatants ne vont pas sans périls; dans ce nuage d'encens, il y a danger pour la modestie, et on sait s'il y succomba; nous aurons l'occasion de revenir sur ce point; il est encore un danger plus intime dont il parle dans ses *Mémoires* avec une finesse admirable et qui menaçait surtout l'auteur passionné d'*Atala* et de *René* : « J'étais enseveli sous un amas de billets parfumés..... On se disputait un mot de ma main; on ramassait une enveloppe suscrite par moi, et avec rougeur, on la cachait, en baissant la tête, sous le voile tombant d'une longue chevelure. » Vis-à-vis de ces tentations redoutables, le jeune triomphateur du jour montra tout d'abord une « curieuse faiblesse ». Plus tard la curiosité ne diminua guère, mais la faiblesse alla bien vite s'aggravant. Nous reviendrons encore à cette situation délicate.

La littérature, qui subitement avait forcé pour lui les portes de la gloire, lui ouvrit du même coup la carrière diplomatique. Par une noble inspiration, le premier consul Bonaparte décida d'envoyer auprès du chef de la catholicité le jeune Breton royaliste qui avait chanté avec tant d'éclat les pompes de la religion chrétienne. Chateaubriand partit donc pour Rome en 1805, laissant à Paris sa femme légitime, mais suivi par sa protectrice, M<sup>me</sup> de Beaumont, qui, atteinte de phtisie pulmonaire, n'allait en Italie que pour y mourir.

Dans ses fonctions de premier secrétaire d'ambassade, il débuta par « l'effroyable sottise » d'une visite à un roi abdicataire. Bientôt après la « médiocrité du travail » et

« d'infimes tracasseries politiques », venant s'ajouter au chagrin que lui causait la perte de son amie, l'inclinaient à quitter la carrière diplomatique. Mais tout à coup le Premier Consul, continuant sa faveur éclatante à l'homme dont il devait par la suite recevoir les plus violentes injures, créa tout exprès pour lui une place d'ambassadeur au Valais, en attendant qu'une grande ambassade devint vacante. Or, tandis que, revenu à Paris, il faisait les préparatifs du départ, un événement se produisit qui changea sa destinée comme celle de l'Europe entière : l'assassinat du duc d'Enghien. Aussitôt qu'il entendit ce crime annoncé par les rues, il rentra chez lui, s'assit devant une table et écrivit sa démission, sans attendre un instant ni s'enquérir de l'authenticité ou des circonstances du fait, cédant ici encore à la tendance de son caractère. C'était assurément, avec quelque étourderie, un acte de véritable courage ; car, ainsi qu'il l'a dit lui-même : « Le lion avait goûté le sang ; ce n'était pas le moment de l'irriter. »

Dès lors, et jusqu'à la chute de Napoléon, notre grand écrivain vécut d'une vie essentiellement littéraire, interrompue par de longs voyages et quelques aventures ; c'est assez dire que nous cessons de le suivre pas à pas.

Mais à peine « le lion » fut-il tombé sous les coups de l'Europe coalisée, Chateaubriand fit une rentrée sensationnelle dans la carrière politique par un écrit qui présente un véritable intérêt au point de vue qui nous occupe ; j'ai nommé son fameux pamphlet : *De Buonaparte et des Bourbons*. Malgré les éloges, les approbations, les excuses prodigués à cette œuvre, je vais dire les appréciations sévères que j'en conçois comme indices du caractère de son auteur.

Assurément la colère éveillée par le crime de Vincennes et la haine farouche suscitée par certains actes du despotisme impérial, avaient pu effacer du cœur de Chateaubriand le souvenir de la bienveillance toute spéciale que le Premier Consul lui avait témoignée. De tels sentiments, longuement couvés dans son âme ardente et entretenus par son entourage, avaient dû accumuler des flots de rancune ; mais rien au monde ne saurait excuser le débordement de ces flots tel qu'il apparaît dans la trop fameuse brochure *De Buonaparte et des Bourbons*. On en jugera par quelques échantillons qui feront voir jusqu'où la passion peut égarer un noble esprit quand la raison n'applique pas son frein modérateur.

Après avoir insisté d'une manière ridicule sur ce fait, matériellement faux, que Bonaparte serait un *étranger* pour la France, il le traite d'*insensé* en attendant qu'il parle de *ses crimes*. « Bonaparte, dit-il, n'avait rien pour lui, hors des talents militaires égalés sinon même surpassés par ceux de plusieurs de nos généraux. » Et plus loin, renchérissant sur cette formule, il ose écrire ces lignes où la violence le dispute à la déraison : « Absurde en administration, criminel en politique, qu'avait-il donc pour séduire les Français, cet étranger ? Sa gloire militaire ? Eh bien ! il en est dépouillé. C'est, en effet, un grand gagnant de batailles ; mais hors de là, le moindre général est plus habile que lui. Il n'entend rien aux retraites et à la chicane du terrain ; il est impatient, incapable d'attendre longtemps un résultat, fruit d'une longue combinaison militaire.... On a cru qu'il avait perfectionné l'art de la guerre, et il est certain qu'il l'a fait rétrograder vers l'enfance de l'art. » Et ici, comme s'il avait compris qu'il vient de dépasser toute mesure,

Chateaubriand place mesquinement en note ces deux lignes : « Il est vrai, pourtant, qu'il a perfectionné ce qu'on appelle l'administration des armées et le matériel de la guerre. » Plus loin encore : « Bonaparte est un faux grand homme.... La nature le forma sans entrailles. Sa tête, assez vaste, est l'empire des ténèbres et de la confusion. L'imagination le domine et la raison ne le règle point, etc. »

Voilà comment un personnage bien informé, mais passionné, se permet de traiter à la face du monde le restaurateur de l'ordre et des autels, le père du Concordat, le promoteur du Code civil qui régit encore aujourd'hui presque toute l'Europe civilisée, l'organisateur de l'administration moderne, l'homme qui possédait, avec le talent de l'éloquence militaire, le génie de la guerre, à un degré tel que nul capitaine ne l'a jamais surpassé ! Quel triste spectacle que la passion égarant ainsi la raison !

Combien supérieur à Chateaubriand se montre Victor Hugo, qui, malgré une haine féroce, sait rendre hommage à la vérité et à la gloire tout ensemble !

Sa grandeur éblouit l'histoire

dit-il, en parlant de l'Empereur.

Bizarrierie de la destinée : il était réservé à la dynastie des Napoléon de subir les invectives littéraires des deux plus grands écrivains de la France au siècle dernier ; Chateaubriand traîne *Buonaparte* sur la claie ; Victor Hugo invective « Napoléon le Petit » dans toutes les formes possibles. Je dois avouer que, à cette occasion, le poète de Besançon me paraît être, dans ses vers brûlants, bien supérieur à l'écrivain de Saint-Malo.

Mais non seulement dans cette rencontre Chateaubriand est surpassé pour la forme littéraire; il est encore contredit par lui-même : en effet, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, comme s'il voulait atténuer les exagérations coupables de son pamphlet, il parle en toutes lettres de « l'admiration que Bonaparte lui inspirait »; et ailleurs : « Mon admiration pour Bonaparte a toujours été grande et sincère », affirmation incroyable et ridicule sous sa plume. Ailleurs, à propos des premières campagnes d'Italie, il écrit : « Le génie de la guerre même est descendu. » Nous voici bien loin du « moindre général plus habile que lui ». Enfin, pour abréger, je produis cette citation qui en résume cent autres : « Bonaparte était un poète en action, un génie immense dans la guerre, un esprit infatigable, habile et sensé dans l'administration, un législateur laborieux et raisonnable. »

On trouverait difficilement dans l'histoire des lettres une palinodie aussi formelle, une contradiction aussi pitoyable. Pour rendre plus complète cette étrange conversion, il alla même s'asseoir à la table des Napoléon, après avoir échangé avec la reine Hortense tel billet où il montre plus de galanterie que de dignité; au sortir de table, il écrivait que le grand Empereur, « le héros est encore trop près de sa gloire », ce qui donne enfin le pendant du vers, cité tantôt, de Victor Hugo.

Il ne faut pas croire d'ailleurs que Chateaubriand fut inviolablement fixé dans ses préférences politiques; car en 1850 on le vit hésiter devant les ouvertures que la maison d'Orléans lui faisait, et couvrir d'invectives la royauté croulante à laquelle son passé l'enchaînait.

De cette triste équipée, retenons une conclusion : chez Chateaubriand, la passion peut entraîner la plume

au point d'outrager non seulement un adversaire, mais la vérité elle-même dans ses droits imprescriptibles. Lui, — que « l'imagination ne domine pas », sans doute, — il a poussé en ceci la violence aux extrêmes limites, tellement qu'il semble avoir été en proie, vers 1814, à un accès de délire comme aux plus sombres époques de sa jeunesse.

\*  
\* \* \*

Dès la Restauration, Chateaubriand commence à jouer un grand rôle sur la scène publique, ce qui correspond à l'affaiblissement de sa vie littéraire. Mais il ne sied pas à un simple médecin de le suivre dans cette carrière ondoyante où les coulisses et les Cabinets recèlent des mystères parfois aussi impénétrables que ceux des alcôves privées. Poursuivant la tâche que j'ai assumée, je me bornerai à rechercher les manifestations de son caractère personnel, soit dans les affirmations que lui-même a produites, soit dans les faits historiques qui sont le mieux établis.

A l'entendre, il aurait été un personnage vraiment digne des hautes positions où il fut élevé : ministre, ambassadeur, pair de France, etc. Les finances, il les a « toujours sues », suivant sa propre expression, ce qui n'empêche qu'ailleurs il se qualifie très vulgairement de « panier percé ». Il ose écrire lui-même que, selon des témoignages sérieux, on avait « rencontré en lui un homme d'État ». « Je pourrais donc, sans me vanter, ajoute-t-il, croire que le politique a valu en moi l'écrivain. » Ceci est tout simplement un trait d'orgueil à la double puissance et qui dépasse toute mesure.

Mais, en réalité, cette haute capacité est-elle si bien établie? — Il est permis d'en douter. Les chefs de son parti même ne l'affirmeraient pas, puisque à deux reprises ils le frappèrent de destitution publique, en 1816 comme ministre d'État, en 1824 comme ministre des affaires étrangères. Il n'est en cela rien qui doive surprendre : avec son caractère altier, capricieux, indiscipliné, avec son exubérance d'imagination, avec son insuffisance dans les choses pratiques, combien il s'éloigne du tempérament qui distingue le véritable homme d'État, contenu, pondéré, maître de soi-même pour devenir maître des partis et des événements ! Son style suffirait à prouver que telle n'était pas sa vocation, car il est tout l'opposé du langage sobre et mesuré de la politique et de la diplomatie. Il aimait trop le triomphe de la phrase sonore, où il excellait, sacrifiant parfois le fond à la forme, ce qu'un homme d'affaires ne se permettra jamais. Et puis, si nous descendons au fond des choses, quel accueil pouvait obtenir auprès des partis politiques très échauffés un personnage dont le programme bizarre se résumait en ces quelques mots : « Je suis bourbonien par honneur, royaliste par raison et par conviction, républicain par goût et par caractère »? Mais alors, comment agir quand la raison contrarie l'honneur et quand le goût diffère de la conviction? Une formule pareille est une entrave perpétuelle à l'action qui caractérise l'homme d'État.

Ce qu'on pouvait prévoir arriva : de même qu'on l'avait vu, dès ses premiers pas dans la carrière diplomatique, mécontenter son chef d'ambassade, le cardinal Fesch, oncle de Napoléon Bonaparte, on le voit plus tard irriter le roi Louis XVIII, et plus tard encore compromettre l'unité d'action du ministère, au point que ses collègues

n'hésitent pas à le *débarquer*, même brutalement (1). Mais, ainsi traité, il se gonfle d'orgueil et de colère, il se retire « en rugissant », comme il l'avoue lui-même, et tout aussitôt il se met à combattre fiévreusement le ministère royaliste, comme si c'était une troupe ennemie, — singulières mœurs en vérité, qu'heureusement la pratique réprouve absolument aujourd'hui. Finalement, il eut la joie féroce de voir sombrer le navire ministériel criblé de ses feux ; mais il doit porter devant l'histoire la responsabilité de sa rancune implacable. Un de ses admirateurs dévoués a pu dire que lui, le bourbonien irréductible, « il porta un coup funeste à la monarchie, aux intérêts solides du pays (2) ». Un autre de ses partisans estime qu'« en voulant sauver la Restauration de ses propres excès, il en accéléra la chute (3) », et l'illustre secrétaire perpétuel de l'Académie française déjà cité a très bien dit que « le défenseur de la place (M. de Villèle) n'en avait pas été arraché sans quelque ébranlement du rempart (4) ». Enfin, plus récemment, dans une admirable notice, où les splendeurs de la forme le disputent à la grandeur du fond, M. le vicomte Melchior de Vogüé écrivait qu'« il contribua à renverser ses princes sans le faire exprès (5) ».

(1) M. Villemain, dans sa longue étude sur Chateaubriand, nous a révélé quelques secrets ministériels qui complètent la connaissance des choses connues par tous : l'irritation jalouse de Chateaubriand à propos d'une décoration (le *Cordon bleu*) accordée au chef du cabinet, M. de Villèle. (Voir p. 352 du livre.)

(2) COLLOMBET, *Chateaubriand, sa vie et ses écrits*, p. 315.

(3) CH. BENOIT, *Chateaubriand, sa vie et ses œuvres*, p. 211.

(4) VILLEMMAIN, *Op. cit.*, p. 433.

(5) *Revue des Deux Mondes*, 1892, livraison du 15 mars, p. 467.

Si j'accumule les citations, c'est pour fixer un point grave d'histoire où la responsabilité de Chateaubriand est engagée et où se révèle tout son caractère passionnel.

Mais voici d'autres témoignages qui attestent son infatuation sur le terrain politique.

« Son influence était nulle sur ses amis, alors même qu'elle était la plus puissante contre ses adversaires », écrivait le comte Louis de Carné, qui se montre pourtant fort sympathique dans ses appréciations sur son illustre compatriote (1).

M. de Cormenin déclare tout crûment qu'il n'était « en nulle façon homme de pratique ni homme d'État (2) ».

Bref, un personnage comme lui n'était pas un homme de gouvernement; c'était un orateur ou un écrivain d'opposition, peut-être même ce qu'on a nommé un *dissolvant*. Si à certains moments ses contemporains l'élevèrent sur le pavois de la politique et de la diplomatie, ce fut tantôt pour honorer en lui le génie de la littérature avec la fidélité au drapeau, tantôt, très malicieusement, pour écarter de Paris un personnage comme lui, brouillon et altier, en l'exilant aux ambassades de Berlin, de Londres et de Rome.

Rendons-lui d'ailleurs cette justice que, par ses vues élevées, il était bien supérieur à la foule stupide des nombreux bourbonniens qui « n'avaient rien appris, ni rien oublié », et que, dans un esprit vraiment libéral, il s'efforça de concilier la royauté légitime avec la liberté, ce qui lui créa des embarras infinis.

(1) *Dictionnaire de la conversation*, article « Chateaubriand ».

(2) *Livre des orateurs*, t. I, p. 126.

Nous arrivons au terme de sa carrière politique.

Dans un discours très littéraire, il fit, pour ainsi dire, son testament public devant la Chambre des Pairs, le 7 août 1850; puis il envoya toutes ses démissions. « Mes broderies, dragonnes, franges, torsades, épau-  
lètes, vendues à un juif et par lui fondues (1), m'ont rapporté 700 francs, produit net de toutes mes grandeurs », dit-il avec une désinvolture charmante.

Sept cents francs, c'était peu, mais le geste avait été beau, l'abdication éloquente et chevaleresque.

Toutefois, en déposant ses titres avec leurs bénéfiques, le vaillant athlète ne dépose point les armes; loin de là, car on le voit bientôt et longtemps encore lutter pour les Rois de son cœur, pour l'*Enfant du miracle* dont les intérêts s'étaient incarnés en sa mère, la duchesse de Berry; à celle-ci, il témoigne toujours une ardente sympathie, et il est payé de retour, plus que par les deux frères rois Louis XVIII et Charles X, qui ne l'estimaient guère. N'est-ce point parce qu'il voyait en elle une femme, et une femme aventurière comme lui-même? — Le cœur humain offre de ces attractions.

Son opposition à la dynastie nouvelle lui valut d'être arrêté, comme un vulgaire malfaiteur, pendant la nuit du 19 au 20 juin 1852, sous la prévention de complot contre la sûreté de l'État; l'emprisonnement avait manqué à sa carrière; voici cette lacune comblée. La détention ne lui pesa guère, semble-t-il, car il en parle d'une

---

(1) Trois siècles auparavant, Françoise de Foix, comtesse de Chateaubriand, faisait fondre aussi en lingots les bijoux qu'elle avait reçus du roi de France et renvoyait la masse informe à son volage  
amant.

manière très alerte. Dix jours plus tard, il était remis en liberté.

Mais alors il tombe des mains du geôlier entre les griffes de créanciers qui, par nuées, le harcèlent cruellement; il avait déjà vendu son argenterie; la situation était critique; heureusement M. Laffitte consent à lui prêter 10,000 francs, et bientôt une somme plus forte lui est remise de la part du roi exilé, tandis qu'un secours égal lui arrivait de sa famille.

L'année suivante, nouvelles poursuites pour un article retentissant où l'on trouve la fameuse phrase adressée à la duchesse de Berry : « Madame, votre fils est mon roi. » Cette fois encore, il est acquitté, et alors il reprend le bâton du voyageur; il franchit les Alpes pour la dixième fois, comme il avait quatre fois traversé les grandes mers; il visite Charles X, les princes, les princesses, la *Cour de l'exil*, pour rentrer à Paris le 6 octobre 1855; dix ans plus tard, quoique âgé et souffrant, il passe encore le détroit afin de revoir à Londres le comte de Chambord qui lui fait un accueil touchant, si bien que, en 1845, il se rend encore à Venise pour servir une dernière fois celui qu'il appelle l'*Héritier des siècles*.

Dès lors, il s'ensevelit dans la retraite, « au sein d'un cercle choisi où le cœur et l'esprit étaient à l'aise sous les auspices de la grâce et du génie (1) ». Cette « grâce » — faut-il le dire? — n'était autre que M<sup>me</sup> Récamier, grande charmeuse d'hommes, espèce de sirène, — et j'emploie ce mot dans un sens anatomique plus exact peut-être

---

(1) *Éloge de M. de Chateaubriand*, par M. le duc DE NOAILLES, prononcé à l'Académie française le 6 décembre 1849.

qu'on ne saurait le croire, — merveille de beauté, créature adorable qui s'efforça de dérider la vieillese chagrine de son illustre ami. Lorsqu'il devient veuf le 9 février 1847, il voulut même — le croirait-on? — épouser M<sup>me</sup> Récamier. Or lui, il était alors dans la soixante-dix-neuvième année de son âge, tandis qu'elle, quoique remarquable encore, aimable toujours, allait devenir septuagénaire, et que sa vue était absolument compromise par une cataracte déjà opérée deux fois sans succès (1).

Pour excuser un pareil projet de mariage, nous admettons volontiers qu'à cette époque l'illustre vieillard ne jouissait plus de la plénitude des facultés intellectuelles, et, à cet égard, j'ai la bonne fortune de pouvoir faire entendre deux témoins hors ligne. Victor Hugo, qui a beaucoup fréquenté Chateaubriand, nous dit qu'« au commencement de 1847, il était paralytique (2) »; or, selon toute vraisemblance, cette paralysie reconnaissait une origine cérébrale, c'est-à-dire que l'organe de la pensée était en souffrance. L'autre témoin est Lamennais, qui, le 1<sup>er</sup> septembre 1847, écrit que « Chateaubriand semble être tombé dans une prostration complète et qu'il revient toujours affligé quand il l'a vu ». Et il ajoute : « Malheureusement, on ne saurait le distraire, parce qu'il faudrait pour cela qu'il pût causer, et il n'en a pas la force (3). »

(1) D<sup>r</sup> CABANÈS, *La cécité de M<sup>me</sup> Récamier*, dans la CHRONIQUE MÉDICALE du 15 mars 1906. \*

(2) *Choses vues*, article « Chateaubriand ».

(3) Lettre de Lamennais au baron de Vitrolles, reproduite par le D<sup>r</sup> CABANÈS, *loc. cit.*

Les nuages de la vieillesse s'accumulaient sur sa tête; le 16 août 1846, il fit une chute au Champ de Mars, se cassa la clavicule, et dès ce moment il cessa de marcher; l'année suivante, M<sup>me</sup> de Chateaubriand descendit au tombeau; bientôt après, ce fut le tour du bon et fidèle Ballanche, dont la mort coûta tant de larmes à M<sup>me</sup> Récamier qu'elle acheva d'y compromettre sa vue. A partir de cette perte cruelle, lui-même se renferma dans un morne silence.

\*  
\* \*

Enfin nous touchons au terme de sa glorieuse carrière, au 4 juillet 1848.

Au témoignage de Victor Hugo, qui visita la dépouille mortelle et assista aux funérailles en la chapelle des Missions étrangères, Chateaubriand « était depuis cinq ou six mois atteint d'une paralysie qui avait presque éteint le cerveau, et depuis cinq jours, d'une fluxion de poitrine qui éteignit brusquement la vie ». Le mot « brusquement » me paraît excessif; car depuis quelques jours on voyait la mort venir pour s'emparer de l'illustre victime: le dimanche 2 juillet, il reçut les derniers secours de cette Église dont il avait célébré les rites et les pompes funéraires avec un éclat incomparable; ainsi qu'il l'avait écrit en son admirable langage: « La religion le balança dans le berceau de la vie; ses beaux chants et sa main maternelle l'endormirent dans le berceau de la mort (1). » Le lendemain lundi, il dicta à son neveu quelques lignes qui méritent d'être conservées:

« Je déclare devant Dieu rétracter tout ce qu'il peut y

---

(1) *Génie du christianisme*, « L'extrême-onction ».

avoir dans mes écrits de contraire à la foi, aux mœurs et généralement aux principes conservateurs du bien. »

Enfin, le mardi 4 juillet, à huit heures et quart du matin, le chantre immortel s'endormit doucement « en pleine connaissance » (1), baisant le crucifix, d'après le

---

(1) Nous rencontrons ici pour la première fois un auteur qui a exercé une critique très âcre sur Chateaubriand; j'ai nommé Sainte-Beuve, qui vient s'inscrire en faux contre cette assertion de l'abbé Deguerry : « A quoi bon, écrit-il, dire ainsi le contraire de la vérité? »

Deux considérations nous permettraient de trancher le litige entre le spirituel critique et le prêtre vénéré, si déjà des juges autorisés, tel M. Émile Faguet, ne considéraient la question comme tranchée.

D'abord, comme médecin, j'ai le droit spécial de faire observer que dans la pneumonie la mort survient par asphyxie, sauf complication rare; l'intelligence peut ainsi demeurer présente, à peine voilée, jusqu'aux tout derniers instants.

Mais voici des preuves directes :

Que dans les derniers temps de sa vie l'intelligence parût abaissée chez l'illustre écrivain, tous les témoins en conviennent; mais quand Sainte-Beuve affirme « une véritable oblitération des facultés », il produit une assertion complètement fautive; deux faits suffisent à le confondre : l'intérêt que Chateaubriand portait à la lutte fratricide engagée dans Paris et dont il entendait le tumulte; la diète importante faite la veille même de la mort et que nous avons rapportée.

L'abbé Deguerry, témoin éminemment respectable, pouvait donc parler ainsi qu'il le fit; les observations de Sainte-Beuve ne représentent qu'une misérable chicane dont pourtant on voit aisément la tendance; aussi lui attirèrent-elles, de la part du prêtre offensé, une fière et écrasante réplique dont il ne se vanta jamais (M. G. Bertrin la reproduit dans *Le Correspondant*, 10 mars 1900, p. 99).

D'ailleurs, il est évident que l'auteur des *Lundis* se laisse inspirer par un esprit systématique de dénigrement à l'égard de l'auteur du *Génie du christianisme*, à part la question purement littéraire; ainsi que l'a très bien dit un auteur belge : « A l'écrivain, il décerne la gloire, il perd d'honneur l'homme » (article par M. M. Dullaert dans *Le XX<sup>e</sup> Siècle*, 30 janvier 1900). Je conviens que Sainte-Beuve

témoignage du vénérable abbé Deguerry, qui recueillit son dernier soupir. Cette vie tumultueuse et brillante, qui pendant un demi-siècle avait été mêlée à tant d'événements, s'achevait obscurément dans un modeste rez-de-chaussée de la rue du Bac, actuellement n° 120, en présence de quatre personnes, un neveu, M<sup>me</sup> Récamier, une religieuse et le digne prêtre qui devait, en 1871, tomber sous les balles des assassins communards.

Ainsi mourut Chateaubriand après quelques jours de maladie aiguë, victime de la pneumonie, mais atteint, comme son père, d'une affection cérébrale qui l'aurait conduit aux derniers degrés du marasme si n'était survenue la lésion pulmonaire qui vient si souvent abrégier l'évolution des maladies chroniques du vieillard.

Il avait donc atteint l'âge de 80 ans, malgré les agitations d'une vie extraordinaire, toute pleine d'aventures périlleuses, de voyages fatigants et longs sur terre et sur mer, malgré les émotions de toutes espèces que donne la carrière publique, malgré de véritables excès de tra-

rendit à la vérité le service de révéler des faits positifs concernant la vie de Chateaubriand : mais même alors il encourt des reproches mérités, sans compter celui d'ingratitude : ainsi, à propos de l'aventure amoureuse de Grenade, il mérite, sinon la qualification de faussaire, du moins les appréciations sévères de M. G. Michaut, professeur à l'Université de Lille : il a commis une « indiscretion », puis une « indécatesse », enfin un « abus de confiance » (*Études sur Sainte-Beuve, 1905, p. 137*).

N'oublions pas que, en attaquant Chateaubriand avec l'acrimonie que l'on sait, Sainte-Beuve commettait un acte de noire ingratitude ; enfin, quand il s'avise de toucher à la vie privée du grand homme pour l'abaisser, — et il n'y a que trop réussi. — on a le droit de lui crier que cette besogne n'appartient pas à un libertin.

vail (1), malgré toute une série d'accidents et de maladies qu'il est intéressant de récapituler.

Dans l'enfance et la jeunesse, fièvre tierce, hallucinations, délire, mélancolie avec une tentative de suicide, dépérissement, etc. C'est ce que nous savons déjà; nous verrons bientôt ce qui concerne sa fameuse mélancolie.

En 1792, un bras cassé au Niagara.

L'année suivante, une blessure à la cuisse droite, par éclat d'obus devant Thionville; puis, coup sur coup, la dysenterie, peut-être la variole (?); selon toutes probabilités, un accès d'aliénation mentale; enfin toutes les apparences de la phtisie commençante.

En 1803, des accidents hépatiques, des flux de bile accompagnés de mouvement fébrile. « Je garde le lit avec ma jaunisse affreuse », écrit-il le 25 novembre 1803. Le 18 juin 1804, il écrit encore : « Je ne dors point, je ne mange point, je suis malade ». Plus tard encore, la goutte arrive, avec le vulgaire rhumatisme qui lui fait de nombreuses et cruelles visites; du moins, il avoue ces deux ennemis, et sans doute il les confond; car le 30 juin 1858, il écrit à M. Collombet qu'il a toujours son rhumatisme à la main droite et qu'il a été obligé de dicter cette lettre à son secrétaire, ne pouvant l'écrire lui-même, et le 14 mai 1859, il écrit au même que « la goutte lui engage la main droite (2) ». A chaque instant, il exhale ses plaintes à propos de rhumatismes qui le tenaillent

(1) A 56 ans, il travaillait encore douze à quinze heures par jour (lettre inédite du 20 novembre 1824, citée par M. V. GIRAUD, *Revue des Deux Mondes*, 4<sup>er</sup> mars 1907).

(2) COLLOMBET, *Chateaubriand, sa vie et ses écrits*, pp. 410 et 412.

d'un côté ou de l'autre. Dans le courant de 1821, il mandait de Berlin à M<sup>me</sup> Récamier, avec une certaine exagération assurément : « Je suis absolument perclus. Le climat me fait un mal affreux (1). » D'autres fois, il se plaint de rhumatisme dans la tête, etc. Bref, il semble avoir beaucoup souffert de cette affection contractée, sans doute, au cours du voyage en Amérique, de l'expédition à l'armée des Princes et sous l'influence de la misère à Londres.

M. l'abbé Pailhès, dans son livre très documenté : *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, eut le mérite de soulever une question intéressante lorsqu'il écrivit : « Peut-être le spécialiste découvrirait-il entre le spleen et ces douleurs coutumières quelque étroite parenté (2). » Pour répondre à cette question, qui vaut bien la peine d'être posée d'une manière générale, il suffira de faire observer que le spleen existait chez Chateaubriand, et même atteignit à l'apogée, avant que ces douleurs coutumières eussent fait leur apparition. Il n'en reste pas moins vrai que certains spécialistes ont signalé l'influence du rhumatisme sur le caractère, qui devient acerbé, comme la douleur rhumatismale, et sur l'humeur, qui devient mobile comme la maladie elle-même (3). Parfois même, les choses pourraient aller jusqu'au développement d'une véritable folie rhumatismale, qui souvent revêt la forme mélancolique; mais il ne saurait en être question ici.

(1) *Souvenirs et correspondances tirés des papiers de M<sup>me</sup> Récamier*, t. I, p. 353.

(2) *Livre cité*, p. 218.

(3) FAURE, *Influence du rhumatisme sur le caractère*. (ARCHIVES GÉNÉRALES DE MÉDECINE, 1874, vol. III, p. 306.) Cet auteur va même jusqu'à parler d'un suicide d'origine rhumatismale!

En 1808 et 1811 surviennent des symptômes graves qui peut-être se rattachent au rhumatisme ou à la goutte : palpitations avec douleurs à la région cardiaque, pour lesquelles on consulte un compatriote, l'immortel René Laënnec (1).

En 1846, par accident de voiture, Chateaubriand se casse une clavicule.

Puis survient lentement une paralysie d'origine cérébrale.

Enfin, la pneumonie, grande faucheuse des vieillards, met un terme à cette longue carrière.

Laissons dans l'ombre des incidents menus, par exemple le coup de fouet signalé par M<sup>me</sup> de Duras, sans compter d'autres qu'on découvrirait peut-être par des recherches approfondies.

Tel est le bilan pathologique de l'illustre Chateaubriand.

En analysant comme médecin ce tableau de misères, je remarque plusieurs points noirs distincts, des éléments

---

(1) Laënnec était le seul médecin en qui M<sup>me</sup> de Chateaubriand eût confiance; aussi ramenait-elle son mari de la Vallée-aux-Loups à Paris, lorsque la situation l'exigeait. Quant à M. de Chateaubriand lui-même, sait-on comment il appréciait les choses et comment il s'exprime en termes qui s'appliquent à l'un des plus grands génies de la médecine? — Voici un passage édifiant à cet égard : « Au mois de juillet 1808, je tombai malade, et je fus obligé de revenir à Paris. Les médecins rendirent la maladie dangereuse. Du vivant d'Hippocrate, il y avait disette de morts aux enfers, dit l'épigramme : grâce à nos Hippocrates modernes, il y a aujourd'hui abondance. » M<sup>me</sup> de Chateaubriand a inscrit dans ses *Souvenirs* des détails plus sérieux et plus intéressants, d'où il résulte qu'en 1812 son mari pensait être atteint d'un anévrisme cardiaque, mais qu'une visite à Laënnec rassura les deux époux.

morbides qui affectent un rapport étroit avec le caractère de Chateaubriand. Il y a les accidents traumatiques (fractures osseuses) en rapport avec le tempérament hardi, imprudent, aventurier. Il y a l'élément douloureux (rhumatismes, goutte) qui porte naturellement à la mélancolie, d'autant plus que le foie — le volumineux organe de l'hypocondre droit — ne fonctionnait pas toujours selon le type physiologique. Il y a enfin l'élément psychiatrique comprenant les obsessions, les hallucinations, le délire, etc., dont nous avons déjà parlé et sur lequel nous reviendrons encore.

Il avait formellement défendu qu'on lui infligeât une « sacrilège autopsie » (!); mais nous allons l'accompagner jusqu'au lieu de sa sépulture définitive; car, même dans ces circonstances funèbres, on peut reconnaître l'empreinte de son caractère sauvage et superbe; on peut même y démêler l'envie à l'égard de celui qu'il considérait comme un rival en gloire et en génie : l'Empereur avait eu son tombeau dans le creux du rocher sur une île désolée; l'écrivain voulut une sépulture pareille, chrétienne, mais sans nom.

« Ici git... point de nom... Demandez à la terre. »  
(Lamartine.)

« J'aimerais mieux Chateaubriand reposant, comme Thomas Gray (1), dans un cimetière de village », dit le Père Longhaye (2).

J'aimerais tout autant que, pour marquer son repentir, il eût enfin rejoint sa digne épouse qui repose dans un

(1) Chateaubriand avait été traducteur de cet écrivain anglais.

(2) *XIX<sup>e</sup> siècle. Esquisses littéraires et morales*, 1907, p. 94.

asile de charité. Mais il ne me déplait pas de le savoir seul là-bas, en face de la nature dont il fut le peintre incomparable et l'amant fidèle ; soit que les tempêtes se déchaînent sur sa tête, soit que les clartés lunaires, qu'il a si brillamment décrites, illuminent la pierre tombale, il est vraiment bien là à sa place, seul à seul avec les éléments.

A Paris, les funérailles furent très simples, et même la mort du grand homme passa presque inaperçue au milieu des graves événements qui se déroulaient : l'émeute grondait dans la rue ; le bruit du tocsin et de la fusillade remplissait la grande ville ; la veille tout un peuple avait, comme dans un triomphe, honoré l'archevêque martyr ; après la chute du trône, l'ordre social était en péril.

Mais le jour où la glorieuse dépouille fut déposée dans le flanc du Grand-Bé, il y eut dans la rade de Saint-Malo une de ces manifestations pompeuses dont il aimait le spectacle et qu'il avait sans doute entrevues lorsqu'il sollicitait, dès 1828, une concession pour son tombeau sur le rocher qui se dresse en face de son berceau : la foule inondant la ville en deuil, la baie couverte de vaisseaux, « l'immense cortège, que la croix précédait, portant le cercueil au sommet du rocher (1) », les cloches pleurant le plus illustre enfant de la cité malouine et mêlant leur clameur désolée à la grande voix du canon qui annonçait la mort d'un roi de la littérature, telle fut l'apothéose décernée à celui qu'on déposait entre le ciel et la terre, au milieu des grandes eaux qu'il avait tant aimées et dont il écoute silencieux, dans son sépulcre de granit, les mugissements et la plainte éternelle.

---

(1) DUC DE NOAILLES, *Discours cité*.

## SECONDE PARTIE

Nous avons accompagné le glorieux écrivain aussi loin que possible; toute sa carrière a été retracée dans les lignes essentielles qui importaient à notre tâche. Maintenant, affranchi de l'ordre chronologique, nous allons présenter la personne physique; puis, remontant vers les sphères intellectuelles et morales, nous choisirons des points de vue généraux d'où nous partirons pour glaner dans la vie de Chateaubriand ce qui se rattache à chacun d'eux.

**Chateaubriand au point de vue physique.**

Dans une expertise médico-légale conduite avec toute la rigueur possible, on ne saurait plus se dispenser d'établir les caractères anthropologiques du sujet, afin d'enregistrer les stigmates de dégénérescence ou tares anatomiques. Vis-à-vis d'un personnage comme Chateaubriand, il semble ridicule de descendre à cette recherche sévère; car, après tout, on ne peut guère songer à le représenter comme un aliéné, un dégénéré, un irresponsable.

Néanmoins, puisqu'on est venu décrire ses tares psychiques, il faut bien que nous songions à ses tares anatomiques.

Je n'attache aucune importance au fait qu'il était légèrement engoncé, ce qui fit écrire dans une de ses biographies, du moins il l'affirme, qu'il était bossu; d'où il conclut, en plaisantant, que « toutes les bossues sont ses sœurs ».

On s'accorde à dire qu'il possédait une tête belle et aristocratique, plus tard « olympienne » (l'expression est de Lamartine), « la tête la plus belle du monde », suivant Sainte-Beuve. Sa physionomie, à traits fins et purs, nous est conservée dans quelques portraits et bustes, où l'on reconnaît aisément un favori de la nature. Ces particularités, s'ajoutant à l'auréole de sa gloire, servent à nous expliquer le succès prodigieux qu'il obtint auprès des femmes.

Sa constitution était robuste; sa taille, un peu en dessous de la moyenne, n'arrivait qu'à 1 mètre 62 centimètres et demi (1); c'était la taille la plus élevée qu'il atteignit; car alors il touchait à l'âge de 25 ans. Ceux qui l'ont connu plus tard, dans sa longue vieillesse, ont dû le trouver petit; car, par une évolution naturelle des choses, notre taille s'affaiblit sous le poids des années, tellement que à 40 ans elle est retombée au chiffre de la 20<sup>e</sup> année, et à l'âge de 80 ans, — âge de Chateaubriand à sa mort, — elle est redescendue au chiffre de 16 ans à peu près, suivant les tableaux de notre illustre compatriote Ad. Quetelet (2); ainsi, l'automne ramène dans la nature certains aspects du printemps, comme par une amère dérision.

Suivant le même document anglais que nous signalions tantôt, les cheveux et les favoris étaient bruns. Quant à

(1) Nous pouvons poser ce chiffre d'après son signalement qui fut établi à Southampton le 18 mai 1793; en effet, à cette époque, il mesurait 5 pieds 4 pouces. Prenant la valeur du pied anglais, c'est-à-dire 0<sup>m</sup>30479, et calculant le pouce au douzième du pied, nous arrivons à ce chiffre.

(2) *Physique sociale*, t. II, p. 84.

la couleur des yeux, nous laisserons M. Pailhès ferrailer sur ce point, pour nous peu intéressant, avec Sainte-Beuve, qui en a ridiculement disserté.

Son regard puissant possédait les clartés de l'intelligence, et lançait parfois les éclairs de la passion ou du génie.

Sa chevelure était ondulée et sa denture resta belle jusqu'à un âge avancé.

Sa voix était enchanteresse. « Je n'en ai retrouvé l'harmonie que dans la bouche de Canning et dans celle de M<sup>lle</sup> Mars », dit le baron Billing (1).

J.-J. Ampère écrit que « son langage, comme ses manières, était d'une extrême élégance et d'une extrême simplicité ». Il était très soigneux de sa personne, comme il le fut de son style et de sa gloire ; on peut dire qu'en toutes choses il était amoureux de la forme ; il poussait même les choses jusqu'à la coquetterie, et assurément ce n'était pas sans surprise qu'on voyait un personnage comme lui circulant dans les rues de Paris une badine à la main et une fleur à la boutonnière, alors que déjà l'âge semblait lui imposer des allures plus austères.

Avec tout cela, nous sommes très loin de la tenue d'un mélancolique ; nous avons plutôt devant nous un vaniteux, ou bien un conquérant d'amour.

En aucun cas, ce n'est un dégénéré dans le sens anthropologique du mot. Bref, si on lui attribue des tares *psychiques*, comme nous le verrons bientôt, on ne lui connaît aucune tare *anatomique*.

---

(1) Lettre du baron Billing à Jules Janin, publiée dans l'*Appendice* au tome I<sup>er</sup> des *Mémoires d'outre-tombe*, édition de EDMOND BIRÉ, p. 470.

\* \* \*

Considérant Chateaubriand sous divers aspects dans l'ordre intellectuel et moral, analysons-le d'abord à un point de vue mesquin, étroit, inférieur, si l'on veut, mais significatif et très connu : les embarras financiers contre lesquels il se débattit presque toute sa vie. Nous rencontrerons ensuite la mélancolie de René et l'orgueil dont il est tout imprégné; nous insinuant dans son cœur et dans sa vie privée, nous rechercherons ses amours, ses convictions, divers attributs de sa nature ondoyante; nous devons même, en passant, apprécier son style; nous tâcherons de déterminer sa puissance intellectuelle et sa valeur morale; nous terminerons par quelques traits généraux cette esquisse du portrait d'un des hommes les plus complexes qui fut jamais.

#### **Chateaubriand et ses besoins d'argent.**

En partant du premier point de vue, nous rencontrons des faits positifs et des paroles incohérentes; enregistrons les uns et les autres; nous discuterons ensuite.

La devise inscrite sur l'écusson des Chateaubriand était : « Je sème l'or. » Le grand écrivain qui porte ce nom semble avoir pris à tâche de la suivre toujours. Il ressentit pour la première fois les embarras d'argent sur la rive américaine, au moment du retour, et depuis lors jusqu'au terme de sa vie, il y fut plongé. On conçoit cette situation pour les premiers temps, puisque personnellement il ne possédait point de fortune et que son mariage avait trompé les espérances de sa famille; mais par la suite, comment était-il possible de se trouver toujours

acculé aux plus pénibles nécessités : emprunter chez des notaires ou des banquiers, hypothéquer ses biens, vendre son argenterie, même sa bibliothèque, mettre en loterie la maison tant aimée de la Vallée-aux-Loups, et pour finir, faire des *Mémoires* de sa vie une spéculation nécessaire qu'il a lui-même qualifiée si étrangement en disant qu' « il hypothéquait sa tombe » (1)?

Et pourtant les hautes fonctions qu'il occupa dans l'État lui valurent, par intervalles, des avantages notables, tandis que sa plume puissante et féconde devait lui procurer des bénéfices réels ; le succès d'*Atala*, du *Génie du christianisme*, de *Buonaparte et des Bourbons*, durent en particulier être pour lui l'occasion d'une fortune.

Où donc allaient les sommes parfois considérables qui venaient de ces deux sources ? Quelle fut la cause de cette gêne perpétuelle ?

Lui-même s'en est expliqué dans une lettre datée du 4 avril 1828, où il met en garde une de ses nobles amies contre le danger de fonder un hospice : « Je sais, dit-il, ce que cela coûte. J'y ai mis tous les travaux et toutes les sueurs de ma vie. *L'Infirmerie* est fondée, prospère, mais c'est aux dépens de ma santé et de mon aisance. Sans elle, je serais aujourd'hui indépendant et à mon aise : et je n'ai rien, à la fin de mes jours, et je suis obligé, pour vivre, d'être aux gages d'un libraire ! Prenez bien garde à cela, et arrêtez-vous à propos (2) ! »

(1) Il passait sa vie et consumait son revenu, dit CH. LENORMANT, à payer des intérêts en attendant le remboursement du capital, qui finissait toujours par venir. (*Le Correspondant*, 1848, t. XXII, p. 330.)

(2) *Un dernier amour de René. Correspondance de Chateaubriand avec la marquise de V...* 1903, p. 90.

Ainsi donc il accuse l'Infirmerie Marie-Thérèse d'avoir absorbé sa fortune et il se plaint, dans l'intimité, de la position où il se trouve réduit.

Il aurait encore pu, d'une manière générale, mettre en cause son esprit charitable et bienfaisant. Je suis heureux de pouvoir cueillir le trait suivant dans l'histoire de sa vie retracée par un éminent écrivain : « Une autre fois encore, comme il donnait à de pauvres gens, ruinés en 1850, un billet considérable de son libraire, et que son ancien secrétaire d'ambassade, M. de Givré, lui faisait quelque objection de prudence : « Ah ! laissez, mon cher ami, dit-il, c'est la plus facile manière d'être chrétien ; l'aumône est plus aisée que la pénitence (1). » Charmante parole où le cœur le dispute à l'esprit.

Il était d'ailleurs coutumier du fait, même avant de connaître l'or de la prospérité ; car à Londres, lors de son premier séjour, « pauvre, obscur, ignoré », il avait généreusement secouru une famille « plus pauvre, plus obscure, plus isolée encore que lui (2) ».

A côté de cette admirable générosité, signalons aussi sa condescendance envers ses libraires ou ses éditeurs ; lorsqu'il s'agissait d'exécuter des contrats, il relâchait trop généreusement la rigueur des clauses qui assuraient ses intérêts.

Pour tâcher d'être complet, ajoutons enfin ce trait si joliment aiguisé par Sainte-Beuve : « Ambassadeur ou ministre, il eût mis tout son traitement de l'année dans une fête, dans une corbeille ; il eût fondu toutes les

(1) VILLEMAYN, *M. de Chateaubriand*, p. 511.

(2) Lettre du baron Billing à Jules Janin, déjà citée.

perles de l'Océan, toutes les étoiles du ciel, pour un sourire de Cléopâtre (1). »

Le même écrivain parle d'une espèce de marchandage auquel Chateaubriand se serait un jour livré envers le roi Charles X ; mais je me défie de Sainte-Beuve quand il s'agit de Chateaubriand ; d'ailleurs le malicieux critique ajoute « qu'il était le plus libéral et le plus généreux des hommes (2) ».

Négligent, charitable, prodigue, magnifique, il semait l'or à pleines mains conformément à la devise de sa famille ; puis, grand seigneur, il parlait de sa misère avec une désinvolture charmante ; du moins c'est le ton le plus ordinaire ; car parfois il devient sérieux, comme nous l'avons vu tantôt ; il est vrai qu'il voulait alors donner une leçon de finance. Il redevient sérieux aussi quand il songe à la situation où pourrait tomber la fidèle compagne de sa vie ; ainsi, en 1850, après avoir donné toutes ses démissions et retiré de ses défroques sept cents francs, comme nous l'avons vu, il est encore embourbé dans la détresse, et il écrit ces lignes touchantes : « S'il ne s'agissait que de moi, dans un hôpital je me trouverais à merveille ; mais M<sup>me</sup> de Chateaubriand ? » Alors il lance une boutade curieuse, contraire à ses sentiments habituels : « Heureux juifs, marchands de crucifix, qui gouvernez aujourd'hui la chrétienté, qui décidez de la paix ou de la guerre, qui mangez du cochon après avoir vendu des vieux chapeaux, qui êtes les favoris des rois et des belles, tout laids et tout sales que vous êtes !

(1) *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, t. II, p. 409.

(2) *Opus citatum*, p. 408.

Ah ! si vous vouliez changer de peau avec moi ! Si je pouvais au moins me glisser dans vos coffres-forts, vous voler ce que vous avez dérobé à des fils de famille, je serais le plus heureux homme du monde ! »

Après cette note dure et violente, on se demande si c'est bien le même homme qui eut avec Charles X l'entretien que voici :

« Combien, Chateaubriand, vous faudrait-il pour être riche, dit le Roi ? »

— « Sire, vous y perdriez votre temps ! Vous me donneriez quatre millions ce matin que je n'aurais pas un patard le soir. »

Le Roi me secoua l'épaule avec la main : « A la bonne heure ! Mais à quoi diable mangez-vous votre argent ? »

— « Ma foi, Sire, je n'en sais rien, car je n'ai aucun goût et ne fais aucune dépense ; c'est incompréhensible !... »

Ainsi donc, voilà un personnage qui ne comprend pas où s'écoule l'argent de ses coffres, et pourtant affiche la prétention d'être un maître en finances : Ah ! les finances, s'écrie-t-il pompeusement, les finances « je les ai toujours sues » !

Quel mélange incroyable d'orgueil et d'incapacité, de badinage et de colère, de prudence et de légèreté ! Et comme on retrouve bien encore ici le caractère mobile qui se laisse aller aux caprices du moment, aux passions et au sentiment, même au goût d'une belle phrase ou d'un mot piquant !

Mais enfin, où est la note vraie dans tout ce verbiage ? Assurément, on doit la rechercher dans la correspondance intime ; ainsi nous devons retourner à la lettre très

sérieuse qu'il adressait à la marquise de V... Mais pourquoi faire toute cette comédie, comédie jouée à un âge austère? car la lettre grave à la belle marquise est de 1828, et la conversation folâtre avec le vieux Roi est de 1855.

Une chose certaine, c'est que Chateaubriand fut un pitoyable administrateur de sa fortune. Sans doute, il n'avait pas d'enfant et plus d'une fois il fut exploité par les éditeurs de ses œuvres; sans doute encore, il fit un noble usage du bien qu'il possédait; mais, avec un tempérament d'artiste, il manqua de prévoyance : à certains moments, quand l'or abonda entre ses mains, c'était un devoir pour lui d'en retenir ce que réclamaient l'avenir de sa noble compagne et la dignité de sa vie; car enfin l'équité nous commande de payer nos dettes, et il n'est pas agréable, je suppose, ni honorable d'être à chaque pas « harcelé par des créanciers », comme il advint à Chateaubriand.

Il est vrai que beaucoup de poètes lui ressemblèrent dans cette imprévoyance ou cette incapacité; mais alors il doit être entendu que les favoris des Muses ne prétendront pas devenir conducteurs des hommes et des événements, ce qui était une des nombreuses prétentions de Chateaubriand.

#### **La mélancolie de Chateaubriand.**

Sa mélancolie, exprimée depuis l'enfance précoce jusqu'à la vieillesse chenue, est tellement notoire qu'il semble inutile d'en parler. Il ne s'en cache pas; il y revient toujours, même à l'instant où le lecteur s'y

attend le moins; c'est une manie, dirait le public; c'est une obsession, diraient les spécialistes.

Mais avec son talent créateur et son pinceau magique, il fit plus : il imagina le type de *René*, en prétendant « exposer une infirmité de son siècle », et regretta plus tard d'avoir engendré ce triste enfant. Qu'il y eût là une maladie sévissant déjà par la faute de J.-J. Rousseau et de Goethe, on peut le croire ; mais il eut le tort d'en cultiver les germes et de les jeter à tous les vents du ciel, au point qu'elle infecta toute une génération. Quant à ses regrets tardifs, on doit les admettre ; hélas ! ils ne réparent point le dommage commis.

Mais enfin pourquoi lui-même fut-il ou semble-t-il poursuivi toute sa vie par le spectre de la mélancolie ? On conçoit que jusqu'à l'an 1801 maladif, exilé, errant, souvent inoccupé, il se laissât aller à la dérive ; mais à partir de cette date, il entre dans la gloire ; une carrière brillante s'ouvre devant lui ; les plus aimables femmes, et on sait combien il aimait le sexe de la beauté, s'empressent autour de lui ; le commerce des lettres, où il obtenait tant de faveur et montrait une rare activité, aurait pu suffire à dissiper les nuages qui entouraient son front. Assurément, il connut des jours de malheur ; mais quel homme échappe à la loi des larmes ? Si nous devenions tous des *René* à cause du chagrin, quel spectacle, mon Dieu ! offrirait le monde !

Voici, selon nous, comment on doit comprendre la situation.

Dans les premiers temps, la mélancolie de Chateaubriand fut sincère et profonde, tellement qu'elle le conduisit, par une pente naturelle de la maladie, à une

sérieuse tentative de suicide; elle reconnaissait pour cause l'influence héréditaire et l'influence du milieu, comme nous l'avons exposé.

Mais, par la suite, ce ne fut sans doute qu'une affection tout en surface, ou plutôt une attitude qui lui semblait commandée par la logique, ou encore une pose intéressante, une manœuvre d'amoureux, ou enfin un effet de l'habitude, si puissante sur la nature humaine; le tourbillon des affaires, l'enivrement de la gloire, l'entraînement des voyages, les succès en amour, une activité merveilleuse ne se concilient guère avec la mélancolie de *René*; son style chaud, vivant, magnifique, proteste aussi, excepté dans les lignes où précisément il fallait afficher encore la tendance désolée; voyez, en effet, comment il montre une désinvolture parfaite, une humeur rayonnante aux moments qui devraient s'accuser par les accents de la plus profonde désolation, et précisons par quelques exemples.

Prenons-le à l'instant où il est peut-être le plus pitoyable: il traverse nos Ardennes, le plus souvent seul en ce rude pays qui lui est inconnu; il a une cuisse blessée, tuméfiée, gangrenée; il souffre encore de la dysenterie, et la petite vérole (?) le rend hideux; il est dévoré par la fièvre et se traîne sur une béquille; il est un malheureux soldat vaincu, sans sou ni maille, et enfin il voit venir la mort, — la mort à 24 ans, quand on a du génie! — dans le fossé où il s'est affalé. Or, comment prend-il cette situation affreuse? — Par des côtés poétiques, je dirais presque charmants. Qu'on relise ses *Mémoires d'outre-tombe* à cette époque de sa vie, et l'on verra s'il en est autrement; la fraîcheur des tableaux et des évocations,

la légèreté d'expression des sentiments, tout forme un contraste inouï avec la gravité de la situation.

L'année suivante il est à Londres, malade, affamé, miséreux, vivant entre les cimetières et les greniers ; eh bien ! sa belle humeur ne semble pas altérée, toujours à en juger d'après ses propres récits ; il est facétieux et plaisant, et couronne sa journée par une partie de danse.

D'une manière générale, dans le commerce de la vie, il ne manifeste point l'esprit morose et chagrin des mélancoliques. « La mélancolie de *René* demeurerait reléguée dans la haute région de sa fantaisie ; peut-être se cachait-elle dans les secrètes profondeurs de son âme, mais elle ne troublait jamais l'agrément de son commerce. Ceux qui arrivaient jusqu'à lui après avoir traversé ses ouvrages et franchi, pour ainsi dire, son éblouissante renommée, étaient émerveillés de trouver chez lui une gaieté douce, une facilité charmante, une aimable sérénité (1). »

Cette expression de « gaieté douce » a paru si vraie qu'elle a été reprise textuellement par M. le duc de Noailles (2).

J'insiste sur ce point, car il présente une haute importance pour la thèse que j'expose et défends.

Il est des témoins nombreux et autorisés (M<sup>me</sup> de Beaumont, Fontanes, Joubert et Chateaubriand lui-même) pour nous apprendre que, du moins à partir de l'année 1800, il montrait « une gaieté inépuisable », « des extravagances

---

(1) Discours prononcé aux funérailles par J.-J. Ampère et reproduit par le *Journal des Débats* dans son numéro du 24 juillet 1848.

(2) *Éloge de M. de Chateaubriand*, prononcé à l'Académie française, le 6 décembre 1849.

de gaieté » avec « des rires fous ». Et pourtant, vers 1800 et dans les années qui suivent, il souffre cruellement de tracasseries politiques, d'après son propre aveu ; il est très douloureusement éprouvé par la mort de M<sup>me</sup> de Beaumont ; il est atteint de maladies fréquentes, notamment de ces dérangements biliaires qui assombrissent tout particulièrement l'humeur, ainsi que les médecins l'ont reconnu dès la plus haute antiquité. Or, c'est précisément vers l'époque où ces attestations de gaieté inépuisable et folle sont accumulées, qu'il livre au public son fameux roman de *René*, c'est-à-dire que, au moment où il propageait un type de caractère si morose et si mélancolique, il était lui-même dans les ébats du rire et de la joie ! L'éditeur des *Souvenirs* de M<sup>me</sup> Récamier nous affirme que quand Chateaubriand « se livrait à sa vraie nature et devenait tout à fait lui-même, l'entrain de sa conversation qui souvent touchait à l'éloquence, la gaieté de ses saillies, ses bons rires donnaient à son commerce habituel un incomparable agrément (1) ». Encore une fois voilà « les bons rires », « la gaieté ». J'ajouterai enfin que, dans les nombreux embarras d'argent qu'il traverse, il montre généralement l'esprit serein, plaisant, ironique, et ne paraît guère ou jamais s'affliger pour lui-même, quoiqu'il soit foncièrement égoïste.

En définitive, son style, son humeur, son activité, sa tenue déjà signalée, son attitude en certaines circonstances précises ne sont pas le fait d'un mélancolique sincère, à partir du moins de certaines époques. Si la tristesse et

---

(1) RENÉ DOUMIC, *Les dernières années de Chateaubriand*, dans la REVUE DES DEUX MONDES, 15 septembre 1903.

l'ennui le tenaient dans sa prime jeunesse, bientôt il échappe à l'étreinte; l'influence d'un travail énergique, les fumées de la gloire, le contact d'amis fidèles, le sourire de femmes charmantes, les distractions de nombreux voyages, les entraînements de la grande vie littéraire et plus tard d'une haute carrière politique ont dû guérir le *spleen* de l'enfant et du jeune homme. Finalement, j'en viens à penser que si plus tard la plainte coutumière coule encore de sa plume, c'est surtout par habitude, alors que le fond est changé. Des raffinés ou des malicieux pourraient dire que ce fut par un comble de logique, ou encore par esprit de *pose*, afin de parader devant la galerie, devant les femmes, devant la postérité.

Il est même infiniment probable — et c'est mon dernier mot dans cette analyse délicate — que ces divers motifs se combinèrent dans l'esprit si large et si subtil de Chateaubriand.

### La vanité de Chateaubriand.

Passons à un autre trait du caractère complexe que nous analysons, je veux dire la vanité; certains juges plus sévères diraient l'orgueil.

En ceci, il est vraiment démesuré; mais quelques citations doivent d'abord rappeler au lecteur devant quelle immense vanité il se trouve arrivé.

C'est une habitude chez lui de se mettre en parallèle avec Napoléon; le rapprochement entre ces deux gloires si différentes ne tarde pas à s'opérer dans le livre, tout tissé d'orgueil, qui forme les *Mémoires d'outre-tombe*;

dès les premières pages on trouve ces mots significatifs : « Bonaparte et moi, sous-lieutenants ignorés. » Bientôt après, il élève sa vanité jusqu'au soleil : « Nous nous couchions ensemble, lui, pour se lever plus glorieux, moi, etc. » Un peu plus loin, regardant les jeunes Anglaises qui passaient devant lui à Hyde Park en 1795, il ose écrire : « Quelque belle femme avait-elle deviné l'invisible présence de René? », — affirmant ainsi, en quelques mots, sa fatuité incommensurable et sa passion si vive pour les femmes. Enfin, racontant sa visite à l'arsenal de Venise en 1855, il en vient à ceci : « Ma gloire m'a fort gêné; elle rayonne sur mon front à mon insu : le feld-maréchal Pallucci, amiral et commandant général de la marine, m'a reconnu à mes cornes de feu. »

Voilà quelques extraits entre mille.

Le public dira que c'est un orgueil *insensé*; beaucoup d'aliénistes diagnostiqueront une *folie des grandeurs*, une espèce de *mégalo manie*.

Comment allons-nous interpréter un sentiment si intense qui ose s'exprimer avec une telle crudité?

Il faut mettre d'abord à la base de cette jactance une prédisposition créée par la nature; qu'on se rappelle comment dès sa jeunesse l'obscurité pesait « au mince sous-lieutenant tout à fait inconnu »; ce fut même pour lui un des motifs d'entreprendre l'équipée qui le conduisit en Amérique. Les circonstances vinrent féconder ce germe, au point de produire une excroissance énorme d'orgueil; ces circonstances se résument en quelques traits : à un âge peu avancé, l'auteur arrive tout d'un coup à une célébrité inouïe; son petit roman *Atala* et son grand livre *Le Génie du christianisme* révolution-

nent la littérature française, font tressaillir l'Église universelle, émeuvent tous les cœurs sensibles et tous les esprits attentifs ; bientôt le chef de l'État, le jeune héros couronné déjà par la gloire et par la sagesse politique, vient au-devant de lui et l'envoie à un poste d'honneur ; arrivé dans cette Rome qui attire tant les intelligences et les cœurs, dès la première audience pontificale il éprouve la satisfaction d'apercevoir *Le Génie du christianisme* ouvert sur la table de Pie VII. D'autre part, il avait son groupe d'admirateurs comprenant l'élite des écrivains, entre autres, parmi les plus jeunes, V. Hugo qui criait : « Je veux être un Chateaubriand », et Sainte-Beuve pour qui le Vicomte était un dieu, mais depuis... oh ! le perfide ! A côté de ce groupe illustre paraissait un groupe plus redoutable peut-être derrière ses éventails : c'était un essaim de femmes nobles et distinguées comme lui-même, qui avaient souffert aussi des horreurs de la Révolution, et qui applaudissaient avec transport aux accents de ce jeune émigré qui chantait dans une langue nouvelle l'amour et les autels ; M<sup>me</sup> de Custine, M<sup>me</sup> de Beaumont, M<sup>me</sup> de Mouchy, — qui sais-je encore ? — en attendant l'incomparable Juliette Récamier, se disputaient son cœur et sa pensée. D'autre part encore, les honneurs venaient récompenser son travail et son talent : il devenait membre de l'Académie française, pair de France, ministre, ambassadeur. Il connaissait même les ivresses de la popularité : au milieu des fureurs de l'émeute en 1830, il était porté en triomphe par une jeunesse ennemie de la Royauté mais amoureuse de la liberté, tant était grand le prestige qui s'attachait à sa personne et à son génie.

Comment résister à tant de séductions accumulées, ne pas être fasciné par tant d'hommages réunis? Assurément, pour rester modeste, il aurait dû posséder une dose énorme de vertu, ce qui n'était pas en lui, au contraire, puisqu'il portait en son âme un levain de haute vanité.

Mais, en admettant même qu'il fût poussé par la force des choses au comble de la vanité, il aurait dû surveiller sa plume, ne pas lui permettre les écarts que nous relevons en ce moment et qui se reproduisent même à une époque très avancée de sa vie; à cet égard, il est sans excuse comme il a été sans retenue, à tel point que nous devons le blâmer sévèrement. De même, un homme obsédé par des images obscènes peut demeurer innocent et pur, et personne n'a le droit de lui jeter la pierre aussi longtemps qu'il tient enfermée la fange dans son esprit; mais il devient coupable s'il expose à la face du public les turpitudes qui hantent son cerveau, s'il élève à la rue un tas d'immondices, suivant l'énergique expression d'Anatole France.

Quoi qu'il en soit, nulle part on ne saisit un trait positif qui permettrait de faire rentrer cet immense orgueil dans les cadres de la pathologie mentale et d'en faire une mégalomanie; c'est un vice, ce n'est pas une folie, à moins qu'on ne veuille — thèse spéciale — considérer comme morbide toute passion qui obsède l'intelligence.

### Chateaubriand et les femmes.

Sous le titre qui vient d'être inscrit, nous toucherons à un point délicat entre tous ; nous allons, nous devons franchir le mur de la vie privée du grand homme ; hélas ! ce pauvre mur, on a tant passé par-dessus qu'il est tout branlant, très ébréché, presque percé à jour. Nous parlerons ici avec toute la liberté de l'histoire, mais aussi avec le regret de trouver tant de faiblesses associées à tant de génie.

Qu'il présentât le tempérament érotique, presque au suprême degré, on ne saurait en douter ; ses écrits et sa vie l'attestent surabondamment.

Ses écrits, ai-je dit. Qu'on relise les pages si fines consacrées dans ses *Mémoires* aux années orageuses qui transformèrent chez lui l'enfant en homme, et l'on verra comment l'idée de l'autre sexe le poursuit et l'obsède : il adore et il fuit la femme ; il la désire et il la repousse ; il est à la fois amoureux et sauvage ; finalement il imagine une femme idéale qui devient sa compagne mystérieuse ; quel émoi quand il se trouve seul dans une chaise de poste avec une marchande de modes ! quel trouble quand il se trouve « pour la première fois au bord du lit d'une femme qui n'est ni sa mère ni sa sœur » ! Du reste, il est en aveu, et il a eu la fadeur d'écrire cette phrase : « Si j'avais pétri mon limon, peut-être me fussé-je créé femme, en passion d'elles. »

Plus tard, dans ses *Mémoires*, il revient avec complaisance au sexe de l'amour et de la beauté ; il le remarque partout et toujours : jeune marinière de l'île Saint-Pierre, sauvagesses de la Floride, bohémiennes dans nos Ardennes, femmes Namuriennes (*sic*), épouse d'un pilote anglais, la pauvre Charlotte Ives et la jeune fille aux chats,

*Misses* jolies ou matrones de Rome, servante d'auberge ou paysanne cueillant des pommes, petite bossue et courtisanes de Venise, toutes les filles de la Germanie, — et l'on s'en aperçoit encore lors de ses voyages de 1853 et 1854, — et surtout les belles dames de l'aristocratie française, bref, la femme sous toutes les formes est toujours présente à sa pensée.

Il y a là un trait remarquable et significatif de son caractère.

Avec ses aimables correspondantes, Chateaubriand savait déployer, comme en beaucoup de choses, une activité inouïe et suggestive : ainsi le 28 mai 1828, vers 2 heures, il rentre à Paris venant de Rome où il était ambassadeur pour la France ; or, le soir même après ce long voyage, cet homme de presque 61 ans demande un « rendez-vous » à « sa chère Marie », l'invisible châtelaine avec qui il entretenait une correspondance depuis longtemps. A minuit la belle Marquise lui répond, et, plus sage que lui, elle dit textuellement : « Les anciens amis doivent passer avant moi, et le Roi par-dessus tout (1). » Dès les premières heures du matin, il reprend la plume pour fixer lui-même le jour et l'heure de l'entrevue.

Une autre remarque, qui se place naturellement ici, pour dépeindre notre énigmatique personnage, c'est l'aisance avec laquelle il sait entretenir plusieurs intrigues avec ses douces amies ; ainsi de Rome il écrit en même temps la même chose à M<sup>me</sup> Récamier et à la marquise de V... : « Venez me rejoindre, venez me rejoindre. »

---

(1) *Un dernier amour de René. Correspondance de Chateaubriand avec la marquise de V...* Paris, 1903, p. 247.

Il écrit aussi : « Rome m'ennuie, tout m'ennuie ! J'ai passé l'âge des joies ; il faut que je me retire (1) » — ce qui ne l'empêche de fréquenter notoirement alors trois jeunes dames ; il en ramena même une en France et mena avec elle, comme nous l'allons voir, une existence galante, tandis qu'il exposait à M<sup>me</sup> Récamier « un plan de vie que rempliraient la religion, l'amitié, les arts (2) ».

Cela dépasse la duplicité. Comment faut-il dire, puisque nous trouvons ici tout un groupe féminin : M<sup>me</sup> de Saman, la marquise de V..., M<sup>me</sup> Récamier, sans compter l'épouse légitime qui ne comptait guère, et probablement d'autres encore ?

Un dernier trait à relever se rencontre dans les peintures souvent lascives qu'il a laissées. Encore une fois, comment dirais-je ? — Mais le mot doit être permis à un médecin : une espèce de sadisme. Une série de textes habilement rapprochés par Sainte-Beuve (3) autorise à parler ainsi. Toutefois il y a lieu d'accorder ici le bénéfice de circonstances atténuantes, à raison du goût et des mœurs de l'époque.

Mais il ne se bornait pas à aimer et à remarquer les femmes de la réalité : il créa plusieurs types immortels qui s'appellent Atala, Céluta, Velléda, Amélie et Blanca, tandis qu'il n'eut guère qu'un fils littéraire, René, lequel, après tout, n'était que lui-même. Et ici un rapprochement s'impose à l'esprit : comment, en effet, ne pas songer au plus parfait des tragiques français, à

(1) *Un dernier amour, etc.*, p. 174.

(2) *Souvenirs et correspondance tirés des papiers de Madame Récamier*, t. II, p. 375.

(3) *Causeries du lundi*, 2<sup>e</sup> édit., t. II, p. 123.

Jean Racine, qui excelle à créer les caractères féminins? Lui aussi, comme Chateaubriand, montrait un penchant intense pour les femmes.

Considérons surtout les faits eux-mêmes.

Je ne m'arrêterai pas à l'attachement profond et partagé qu'il conçut très naturellement pour sa sœur Lucile, créature étrange et céleste qui devait être couronnée par une beauté mélancolique, le malheur et « le génie » (cette dernière expression est de son frère); ici tout fut absolument irréprochable; même je ne puis croire que la pauvre jeune fille devint l'héroïne voilée d'un triste roman, encore qu'un caprice littéraire aurait voulu nous la présenter sous le nom d'Amélie; sa vie tout entière est si haute, si digne, si pure que l'on ne doit même pas s'arrêter à un soupçon qui serait outrageant pour sa mémoire. D'ailleurs, dans la réalité des choses, Lucile n'entra jamais en religion; elle se laissa marier à un vieillard, et devenue bientôt veuve, — si « toutefois il y eut mariage en fait (1) », — elle éprouva pour le poète Chênedollé, ami de son frère, une affection intense, bizarre et éthérée qui s'atteste par une correspondance qu'on ne peut lire sans émotion (2).

Arrivons, ou plutôt revenons au mariage de Chateaubriand lui-même; nous l'avons déjà signalé en esquissant sa carrière dans les grandes lignes; mais nous n'avons pas encore dit tout ce qu'il nous faut en dire.

Comment se fait-il que, si prompt à s'enflammer, il

(1) Anatole France a consacré quelques pages étincelantes à Lucile de Chateaubriand. Je lui emprunte cette expression.

(2) SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. II, p. 231.

ne se soit pas attaché à la belle jeune femme blonde que le mariage mettait entre ses bras? Comment se fait-il que, l'ayant quittée après quelques mois, il semble l'oublier au point qu'il est comme mort pour elle, et qu'il la nomme plaisamment sa « jeune veuve »? Comment se fait-il qu'il demeure des années entières sans la revoir et sans l'appeler auprès de lui? Comment se fait-il que, en 1800, rentrant à Paris où elle se trouvait, il ne s'empresse même pas de la rejoindre?

Il y a là un mystère dont j'avoue ne point connaître le fond : mystère du cœur, mystère d'alcôve, que sais-je!

Cherchons un peu.

On ne saurait croire que ce fut la désillusion provoquée par l'anéantissement de la fortune de la jeune épousée; car pour lui, on le sait, les questions d'argent ne comptaient pas, du moins habituellement.

Y aurait-il eu déjà en ce temps-là une enchanteresse inconnue qui aurait joui de ses préférences intimes? — (Mais on n'en signale aucune; les faiblesses n'arrivèrent que plus tard.) *on le sait cependant...*

Que si l'on invoque l'incompatibilité d'humeur, j'opposerais à cette formule banale ces mots que le grand écrivain a lui-même insérés dans le *Génie du christianisme* : « Ce qu'il (l'homme) prend pour des différences d'humeur entre lui et sa compagne n'est que le penchant de son inconstance et l'inquiétude de son désir. »

D'ailleurs, la jeune vicomtesse de Chateaubriand possédait à tous égards de très hautes qualités : intelligence, esprit, talent littéraire, dévouement inaltérable à son mari, charité agissante et, à travers toutes les épreuves, une fidélité bien supérieure à celle de son volage conjoint — ce qui est peu dire. Bref, c'était une fière et

*(?) Il s'agit de M<sup>lle</sup> de M... de... de... de... de...*

spirituelle Bretonne. La pauvre « chatte » — ainsi qu'on la nommait dans le cercle intime — eut beaucoup à souffrir et à pardonner ; quelle est la femme honnête ou amoureuse qui à sa place n'eût pas fait sentir ses griffes ?

Une chose plus grave, c'est que René dissimule même le lien qui l'enchaîne : ainsi, pendant son premier séjour en Angleterre, il noue avec Charlotte Ives une intrigue amoureuse, au point que la mère de la jeune fille lui fait une proposition de mariage... et alors il s'effondre, et il s'enfuit en balbutiant : « Je suis marié. » Étrange psychologie et inqualifiable conduite de ce jeune mari qui fait la cour dans une honnête et paisible famille comme s'il était libre ! En réalité, il était absolument épris de la jeune Anglaise, et il ne s'en cache pas : « Charlotte, dit-il, absorbait mes facultés ; elle était le centre à travers lequel plongeait mon intelligence... » Et il parle de « l'inexprimable ardeur de ses vœux » et de « l'épouse qui lui avait été destinée » ! Et il continue sur ce ton, tout à fait comme s'il n'y avait pas en France une jeune femme à qui déjà il a juré amour et fidélité ! Puis, — est-ce croyable ? — il laisse imprimer tout cela (1) !

Vraiment, Monsieur le Vicomte, vous en prenez fort à l'aise avec nous comme avec M<sup>me</sup> de Chateaubriand, et il semble bien que vous ayez pour votre usage une

(1) De même, mais avec moins de gravité, à d'autres endroits des *Mémoires d'outre-tombe*, les sentiments exprimés représentent une impertinence publique vis-à-vis de l'épouse légitime : « En approchant de ma fin, il me semble que tout ce qui m'a été cher m'a été cher dans Madame Récamier et qu'elle était la source cachée de mes affections, etc. »

morale toute personnelle, absolument comme vous avez une pathologie toute spéciale !

D'autre part, il a rendu publiquement hommage aux mérites de sa compagne dévouée ; il faut lire les pages vibrantes qu'il a écrites comme un épithalame rétrospectif et comme amende honorable : « Je ne sais s'il a jamais existé une intelligence plus fine que celle de ma femme... Quel bonheur a-t-elle goûté pour salaire d'une affection qui ne s'est jamais démentie ? Elle a subi mes adversités ; elle a été plongée dans les cachots de la Terreur, les persécutions de l'Empire, les disgrâces de la Restauration, et n'a point trouvé dans les joies maternelles le contrepois de ses chagrins... Timide et tremblante pour moi seul, ses inquiétudes sans cesse renaissantes lui ôtent le sommeil et le temps de guérir ses maux : je suis sa permanente infirmité et la cause de ses rechutes... Je dois donc une tendre et éternelle reconnaissance à ma femme dont l'attachement a été aussi touchant que profond et sincère. Elle a rendu ma vie plus grave, plus noble, plus honorable, en m'inspirant toujours le respect, sinon toujours la force des devoirs (1). »

---

(1) Dans divers livres publiés par M. G. Pailhès, on rencontrera beaucoup de documents et d'appréciations qui concernent Madame de Chateaubriand et qui sont fort à sa louange. Dans la *Revue des Deux Mondes*, livraison du 1<sup>er</sup> février 1889, se trouve un remarquable article consacré par M. M. Paléologue à la Vicomtesse. Au cours d'une analyse très fine, l'auteur fait admirablement ressortir l'intéressante physionomie, l'attitude si digne de la noble Bretonne : il en résulte qu'elle possédait un remarquable ensemble de qualités intellectuelles et morales, mais qu'elle manquait de ce « charme féminin » qui aurait fixé son volage époux, si la chose avait été possible. Pour d'autres appréciations, voir les publications du baron de Vitrolles, du comte d'Haussonville, de J. Turquan.

En présence d'un tel hommage conjugal, on s'étonnera profondément d'entendre V. Hugo déclarer que Chateaubriand *détestait* sa femme (1). Je crois comprendre que si quelqu'un était détesté, c'était V. Hugo lui-même, très mal reçu par l'honorable dame qui, sans doute, avait des raisons pour agir ainsi.

Un témoignage plus sérieux que celui de V. Hugo, jeune en ce temps-là, passionné toujours, est celui de l'abbé Deguerry, qui visita familièrement le vieux couple de la rue du Bac pendant quinze années et qui, dans une lettre importante, déjà citée, a écrit ceci : « La mort de M<sup>me</sup> de Chateaubriand, arrivée l'année dernière, frappa si fortement M. de Chateaubriand qu'il nous dit à l'instant même, en portant la main sur sa poitrine : « Je viens de sentir la vie atteinte et tarie dans sa source ; ce n'est plus qu'une question de quelques mois. »

Je n'insisterai pas sur certains écarts de mœurs qui trop souvent désolèrent les meilleurs amis de Chateaubriand ; l'ardeur de son tempérament, la faiblesse naturelle de son caractère, qui ne sut élever la conduite au niveau des convictions, la puissance des séductions qui l'envièrent, — car s'il fut le favori des Muses, il fut aussi le favori des femmes, — telles furent les circonstances atténuantes des scandales dont sa vie est émaillée.

Il y aurait à écrire un terrible réquisitoire contre Chateaubriand au point de vue des mœurs, à la lumière de révélations successives dues surtout au malicieux Sainte-Beuve ; je laisse à d'autres cette triste besogne. Toutefois, la vérité doit être connue dans sa substance,

---

(1) *Choses vues, loc. cit.*

sinon dans ses détails scandaleux, et pour la révéler je produirai un seul tableau où se dévoile la misère du grand homme.

Quel spectacle douloureux pour un admirateur fanatique de Chateaubriand comme il en fut jadis des foules, comme il en reste encore quelques-uns aujourd'hui : l'auteur du *Génie du christianisme* et des *Martyrs ou le triomphe de la religion chrétienne*, couronné d'années et de gloire, l'ambassadeur « magnifique » du Roi très chrétien, revenant de Rome, encore tout imprégné du parfum de la Ville éternelle, et allant faire des diners dans un cabinet de restaurant, près du Jardin des Plantes de Paris, avec une jeune beauté qu'il avait ramenée d'Italie, déjà mère d'un bâtard en attendant la suite ! Dans ces rendez-vous galants on sablait le champagne, et la jolie demoiselle faisait entendre, et répétait sur la demande de son illustre compagnon, des couplets de Béranger (1). En retour de sa complaisance, il allait « mettre le pouvoir et la France à ses pieds » !

(1) SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, édition de 1861.

MADAME DE SAMAN, *Les enchantements de Prudence*, avec préface de George Sand, 1873.

LE COMTE D'HAUSSONVILLE, *Ma jeunesse, souvenirs*, 1885, pp. 190 et 214.

G. BRANDES, *Die Hauptströmungen der Litteratur des neunzehnten Jahrhunderts*, Band III. *Die Reaktion in Frankreich*, 1897.

*Revue de Paris*, 1897, diverses livraisons, article par M. Léon Séché.

Voir enfin les lignes superbes, vengeresses et indignées, consacrées à ce triste épisode par BARBEY D'AUREVILLY, *Les Bas-Bleus*, pp. 203 et suivantes : « Oh ! mon pauvre et grand Chateaubriand ! etc. »

**Les convictions et les pratiques religieuses  
de Chateaubriand.**

Il nous faut parler avec quelques détails des convictions religieuses de Chateaubriand ; car la critique s'acharnant sur l'illustre écrivain, a été jusqu'à nier qu'il en eut, comme aussi on a prétendu qu'il négligeait les diverses pratiques qu'impose le dogme catholique dont il s'était fait le champion.

A cet égard, nous possédons un volume dont le titre est une affirmation très significative : *La sincérité religieuse de Chateaubriand*, par l'abbé Georges Bertrin, docteur ès lettres, 1899. Plus récemment, le livre d'Edmond Biré : *Chateaubriand, Victor Hugo, H. de Balzac*, paru en 1907, a développé et complété la thèse de M. Bertrin.

Il résulte de ces démonstrations que Chateaubriand observait les prescriptions de l'Église sur le jeûne et l'abstinence, même à un âge avancé ; il en résulte que, malgré une affirmation rendue publique, il avait un confesseur, et lui-même l'a nommé ; il soigna scrupuleusement le caractère religieux de sa sépulture ; il reçut pieusement les secours de la Religion à son lit de mort ; nous avons même rapporté des détails à ce sujet, notamment les quelques lignes dictées par lui à son neveu Louis de Chateaubriand quelques heures à peine avant l'instant fatal.

Mais qui peut nous garantir qu'il n'y eut jamais de lacunes dans cette pratique religieuse ? Ce qui était vrai en 1842 ou 1857 l'était-il en 1812 et en 1807 ? — Il est permis de conserver des doutes à cet égard quand on met dans la balance, à côté des actes de sa vie publique, les

nombreuses inconséquences de sa vie privée; qu'on se rappelle son fameux pèlerinage en Terre-Sainte qui fut loin d'être inspiré par un sentiment religieux ou littéraire; car dès les premiers jours du voyage, sous « la voile impatiente », il aspirait aux rivages de l'Espagne pour y cueillir le fruit défendu longtemps convoité. Si, au risque d'un scandale public qui arriva, le père ardent de l'impétueuse Velléda sacrifiait ainsi à la passion ses devoirs d'époux et de chrétien, on pourra facilement croire qu'il ait négligé d'entendre une messe ou de manger maigre. Je connais même à ce propos une anecdote inédite que je me permettrai d'intercaler ici; car les droits de la vérité passent avant les égards dus à M. de Chateaubriand.

Cette anecdote, la voici telle que je me la suis fait encore récemment raconter par mon très honoré collègue de l'Académie royale de médecine, M. le docteur Van den Corput, qui joint à la science d'un grand médecin les connaissances d'un fin lettré, et dont la mémoire fidèle défie les atteintes de l'âge.

Vers 1840, un personnage qui s'est acquis en Belgique une grande réputation comme littérateur, Baron visita Chateaubriand pendant une matinée de dimanche; et comme l'heure s'avancait, et comme le visiteur s'apercevait qu'il allait devenir impossible au Maître de satisfaire à l'obligation spéciale du dimanche, il lui en fit l'observation, soit par étourderie indiscrete, soit avec une certaine malice. A quoi Chateaubriand de répondre : « Moi, j'écris pour la religion, mais la pratique c'est autre chose! »

Du moins, tel est le récit que, rentré à Bruxelles, Baron ne manqua pas de faire, et que l'éminent col-

lègue, dont je viens de citer le nom, entendit personnellement.

Mais il est une chose plus sérieuse et plus haute que les pratiques extérieures d'un culte : c'est la conviction intime et profonde qui pénètre et remplit la conscience ; les premières ne sont que le feuillage dont la chute même ne compromet point l'arbre ; l'autre, c'est la racine, puissante et toujours active, dont la mort amène fatalement une perte irréparable. Or, cette conviction sincère, celui qui écrivit le *Génie du christianisme*, nous paraît l'avoir possédée ; elle se trouve attestée à diverses reprises dans les termes les plus énergiques ; il va même jusqu'à écrire qu' « il ne croit en rien, excepté en religion ». Et comme s'il craignait qu'on ne lui objecte son adhésion ardente et fidèle à la cause des Roys, il s'empresse d'ajouter que « la chaleur de ses opinions n'a jamais excédé la longueur de ses discours ou de sa brochure ». Et plus loin, arrivant au terme de ses *Mémoires*, il écrit ces lignes énergiques : « Ma conviction religieuse, en grandissant, a dévoré mes autres convictions ; il n'est ici-bas chrétien plus croyant et homme plus incrédule que moi. »

Je sais bien que l'on croit avoir remarqué dans sa vie des périodes de retour à l'incrédulité, ou du moins des époques de scepticisme. Mais je pense aussi que rien de positif n'est établi à cet égard. D'ailleurs le souffle du doute ne s'élève-t-il pas quelquefois dans l'âme de personnages reconnus pour leur sainteté ? Qui ne connaît les luttes pour la foi, les combats avec le diable, les périodes d'aridité ou de sécheresse dans la vie des dévots ? Que l'on ne demande donc pas une exception ou la perfection à une nature essentiellement passionnée, à un homme dominé par l'imagination, à un pauvre pécheur comme Chateaubriand.

**Qualités et défauts divers du caractère  
de Chateaubriand.**

Après avoir gravé avec quelque insistance certains traits du caractère de Chateaubriand, nous devons en signaler d'autres qui, parfois très significatifs, se prêtent néanmoins à peu de développements.

Au cours d'une carrière longue, mouvementée et très en vue, il a fait preuve d'un haut fierté et de rare indépendance, poussant les choses jusqu'à l'indiscipline envers les partis et jusqu'au sacrifice de ses intérêts personnels.

A l'occasion même, il a manifesté un véritable courage civique, ainsi en jetant sa démission à la face de Bonaparte lors du meurtre de Vincennes, comme il avait produit les preuves de son courage militaire à l'armée des Princes. Toutefois on pourrait prétendre que de tels actes sont faciles à qui porte en son âme ennuyée le dédain de la vie.

Pour échapper aux obsessions de l'ennui funeste, — qui aurait pu le ramener vers le suicide, — il eut l'heureuse inspiration de pratiquer ardemment le travail, et ce fut peut-être son salut, comme ce fut pour ses contemporains et la postérité un noble et grand exemple; à ce point de vue encore, il faut s'incliner avec admiration devant cette activité merveilleuse qui se prolongea jusqu'au moment où l'âge et les infirmités en refroidirent la chaleur. Cette activité s'explique par le caractère même de l'auteur, qui est essentiellement un passionné : passionné pour la nature et pour les lettres, pour la gloire et pour les femmes, passionné d'amour pour son Roy

légitime et passionné de haine contre Bonaparte, passionné même pour l'inconnu, pour « l'âme de la solitude »...

Il fut aussi et avant tout un fils des preux, un vrai gentilhomme. On peut regretter qu'il n'ait pas toujours tenu son honneur de chrétien à la hauteur de ses croyances, et qu'il n'ait pas pris des mesures sérieuses pour payer ses dettes, ainsi que le fait tout homme qui a le souci de sa dignité. Mais l'histoire nous raconte que pareilles faiblesses furent communes à beaucoup de chevaliers, et lui-même a écrit ces lignes suggestives : « L'amour des femmes, quand il ne descend pas trop bas, n'a jamais nui dans les Gaules : Charlemagne a été absous ; les galanteries de Philippe-Auguste, de Charles VII, de François I<sup>er</sup>, de Henri IV, de Louis XIV, de tous les chevaliers, depuis Dunois jusqu'à Bayard, ont bravé auprès de la nation les moralités des historiens (1). » Et il continue sur ce ton peu édifiant, ce qui n'empêche pas Edmond Biré de saluer en lui « le maître de l'honneur (2) », comme J.-J. Ampère l'avait signalé adorant l'honneur (3). Il est vrai que ce mot est très élastique, et je n'insiste pas.

Pour d'autres défauts ou qualités, je renvoie aux pages qui précèdent. J'aime à rappeler l'esprit généreux et charitable dont il fit preuve en diverses circonstances. Mais si sa main bienfaisante s'ouvrait aisément pour semer un or dont il n'appréciait pas toujours la valeur, il

---

(1) Voir *Généalogie de ma famille*, suite aux *Mémoires d'outre-tombe*, édition de Méline, Cans et Cie. Bruxelles, 1830, t. VI, p. 419.

(2) *Introduction aux Mémoires d'outre-tombe*, p. xli.

(3) Discours déjà cité prononcé aux funérailles.

faut dire aussi que sa plume manqua souvent de charité : les *Mémoires d'outre-tombe* fourmillent de traits fort littéraires assurément, mais qui ont dû causer des blessures cuisantes; ces traits acérés étaient lancés, pour ainsi dire, en présence de la postérité, par le plus redoutable des archers qui s'abritait après coup derrière sa tombe pour échapper à toute réplique et à toute responsabilité, ce qui projette une ombre sur son caractère. L'écrivain montre aussi toute la dureté de sa plume en parlant souvent de son père et de sa mère avec une liberté qui viole le respect.

L'orgueil avait naturellement établi chez Chateaubriand un esprit de domination très accentué : « C'est un homme qu'on n'acquiert qu'en se mettant complètement sous sa tutelle », a dit de lui la comtesse de Boigne (1). Toutefois dans sa vie privée, au foyer domestique, il était d'une douceur remarquable, qui se traduisait par ces mots souvent répétés : « Comme vous voudrez. »

### Le style de Chateaubriand.

Puisque la parole bien connue : « Le style c'est l'homme » paraît être vraie, il convient d'examiner le style de celui qu'on a nommé le « père du romantisme », pour établir des inductions sur le caractère de l'homme lui-même. Toutefois, il importe de remarquer que ce caractère s'est dévoilé directement dans

---

(1) *Mémoires de la comtesse de Boigne*, dans la REVUE DES DEUX MONDES, livraison du 1<sup>er</sup> octobre 1907.

les actes de la vie publique et privée, comme aussi dans le fond des écrits, assez clairement pour qu'on ne soit pas tenu de recourir à ce mode d'information détournée, si l'on veut connaître le personnage. D'ailleurs, des flots d'encre ont déjà coulé sur ce thème, et ce n'est pas moi qui pourrais nourrir la prétention d'ajouter la moindre gerbe à une moisson si plantureuse. Enfin, j'avoue que, médecin comme je le suis, je ne saurais me hasarder qu'en tremblant sur ce territoire placé en dehors de toute compétence que je pourrais avoir conquise.

Néanmoins, je dois parler, mais je le ferai sobrement.

Il y a lieu, me semble-t-il, de distinguer en Chateaubriand plusieurs manières d'écrire. Le poète est inférieur au prosateur, comme si la mesure et la rime formaient une entrave à l'essor de cette nature indépendante et libre; dans sa prose même, quelle distance entre les périodes enflammées d'*Atala*, le verbe académique du *Génie du christianisme*, les phrases superbes des *Martyrs*, les accents du pamphlétaire, la forme si variée des *Mémoires d'outre-tombe* ! Et ceci nous montre l'élasticité de sa plume correspondant à la souplesse de sa pensée, à la mobilité de son âme ondoiyante et sensible.

Mais au milieu de ce concert donné par sa lyre, je veux retenir comme caractéristique son grand style, sa belle manière, le talent descriptif où il excelle et triomphe. Or, selon ma faible compétence, il est là sans rival, et si j'avais, comme un simple berger, à décerner le prix de beauté, je l'accorderais à Chateaubriand comme au maître de la prose française contemporaine.

S'il fallait préciser le caractère particulier de son style triomphal, j'indiquerais le mouvement et la vie, l'image et la couleur.

Je ne sais à qui le comparer parmi les princes de la littérature; je préfère même — ce qui peut paraître étrange — le comparer aux artistes du pinceau, et j'en arrive à le placer aux côtés du plus puissant et du plus beau de tous les coloristes, j'ai nommé le Titien. Cette puissance de couleur s'alimente naturellement chez lui dans son caractère même, dans sa vie même, comme dans une fournaise ardente : il a souffert d'un ennui mortel, il crée le type de René; — il connaît toutes les agitations et les ivresses de l'amour; alors, ajoutant aux émotions du cœur et au délire des sens toute la magie de son pinceau, il évoque en traits de feu la fille de Simaghan et la blonde Gauloise à la faucille d'or; — pendant de longues années, une haine féroce s'accumule en son âme contre l'*Homme du destin*; aussi quand elle peut s'épancher, c'est un torrent impétueux, qui couvre tout, même la vérité. Il en est ainsi d'ailleurs pour les choses matérielles qu'il veut décrire; les feuillettes du grand livre de la nature remplacent alors les replis de son âme; et, ici encore, on doit lui rendre un hommage particulier : plus sincère que beaucoup d'autres littérateurs, il prend la peine d'aller voir ce qu'il veut dépeindre : il parcourt le monde pour contempler les plaines, les montagnes, le ciel et les mers, pour recueillir des couleurs et des esquisses; il écoute les mugissements du Niagara et rêve aux bords du Meschacébé; il baise la pierre du Saint-Sépulcre;

« L'eau du Jourdain remplit sa gourde voyageuse »

(V. HUGO.)

il visite Lacédémone, Athènes, Rome, Carthage, Grenade;

rien n'échappe à l'œil pénétrant de ce voyageur infatigable; dès lors il sait par lui-même quels contours il doit graver, quelle couleur il doit employer, et cette couleur, il la trouve toujours sur la plus merveilleuse palette qui jamais ait été confiée à la main d'un peintre.

D'ailleurs, il est évident que Chateaubriand vise aux effets du style; faisant appel à l'histoire ou à la nature, il opère soit des rapprochements, soit des antithèses qui frappent et saisissent le lecteur. Comme certains orateurs, il sait même pratiquer le mot final qui soulève et transporte.

De même, dans sa carrière, ne le voit-on pas toujours se préoccuper de l'effet? — Il pose devant ses contemporains ou pour la postérité, et se tient drapé dans ses dignités ou dans sa gloire, en dépit de tous ses aveux d'humilité.

En général aussi, un des caractères de son style, qu'il nous plaît de relever parce qu'il est en rapport avec l'ensemble de sa carrière, c'est une haute dignité, une distinction suprême; mais aussi Chateaubriand était né gentilhomme; il fut ambassadeur, ministre, pair de France, et à part quelques mois vécus avec les sauvages, les Floridiennes, la soldatesque, des pèlerins ignorants, il s'épanouit dans le commerce des papes, des rois, des princes, des hommes les plus éminents, des femmes les plus distinguées, y compris même son épouse légitime, qui était une personne de l'esprit le plus fin.

Remarquons enfin que lui, l'homme instruit, il aime à montrer son érudition au risque de surcharger le style; il a même poussé cette faiblesse de parade au point que certaines de ses œuvres — excepté pour quelques passages — ne sauraient devenir populaires; il écrit donc,

souvent du moins, pour le groupe des lettrés, et sa plume hautaine semble dédaigner les succès vulgaires. Encore une fois, tout cela rentre bien dans son caractère, dont nous avons signalé le vice d'orgueil.

### La valeur intellectuelle de Chateaubriand.

Maintenant que nous approchons du terme de cette notice, élevons-nous à un point de vue plus haut encore, et demandons-nous quelle est la force intellectuelle de ce puissant écrivain, de ce styliste incomparable.

Homme d'État, il l'est médiocrement, malgré ses prétentions; car il ne possède point l'esprit de suite, la maîtrise de soi-même, le calme et la finesse qui sont nécessaires sur les sommets de la politique et de la diplomatie.

Chef de parti? — Mais il est trop orgueilleux, trop capricieux, trop éclectique.

Historien? — Il est trop passionné. Sa brochure *De Buonaparte et des Bourbons* lui interdit de porter ce noble titre; elle suffit pour le disqualifier.

Apologiste de la religion? — Il ne l'est pas davantage. Sans doute, il rendit un immense service à la cause catholique en publiant le *Génie du christianisme*. Quand, au jour de Pâques 1802, Bonaparte rouvrait les portes rouillées de Notre-Dame, quand les cloches longtemps muettes appelaient au vieux temple les fidèles émus, quand le Corse victorieux se tenait debout et grave, près de l'autel, en son costume rouge de Consul, on aurait dû voir à côté de lui le jeune Breton qui venait de faire éclater aux yeux de tous le génie du catholicisme, comme

le vainqueur d'Arcole, de Rivoli et de Marengo avait démontré en sa personne le génie de la guerre et le génie de la France; oui, vraiment, après les journées inoubliables de la Terreur, l'éternelle Justice aurait dû nous donner ce spectacle résumant une des plus belles pages de l'histoire à l'aurore du siècle dernier, le triomphe de la plume avec le triomphe de l'épée, la victoire de la religion avec la victoire de l'ordre et de la liberté.

Toutefois faut-il considérer le service rendu par Chateaubriand comme un service définitif? En d'autres termes, a-t-il fait une démonstration durable? Mérite-t-il à un degré quelconque le titre d'apologiste?

La réponse négative s'impose. Il a orné le temple comme tant de grands artistes l'ont fait avant lui et le feront toujours; seulement, au lieu de l'embellir par le pinceau ou le burin, il l'a décoré par sa plume. Voltaire et les encyclopédistes avaient ridiculisé nos églises; le culte de la déesse Raison les avait souillées; Chateaubriand les releva de ce dédain et les remplit d'une poésie merveilleuse; aussi quand la foule rentra, à la suite du Premier Consul dans les basiliques et dans les chapelles, elle trouva, pour ainsi dire, les murs ornés de tapisseries magnifiques, les piliers décorés par le plus merveilleux des peintres; mais pour cela les murs et les piliers étaient-ils devenus plus solides?

Bref, il y a ici un admirable artiste, mais nullement un apologiste.

Artiste, assurément il le fut par la magie du style, mais il le fut encore par des qualités plus hautes; tel le pouvoir admirable de l'imagination qui sait constituer la trame de sa longue épopée, *Les Martyrs*, l'art suprême

de grouper les faits et d'exalter les sentiments, comme il le fit dans le *Génie du christianisme* pour séduire et entraîner le peuple vers les autels désertés ; ainsi, en définitive, l'artiste consommé n'est pas seulement le prince du coloris, mais encore il est un maître dans la fiction où il sait disposer tout avec une ordonnance parfaite.

### La valeur morale de Chateaubriand.

La dernière partie de notre tâche est peut-être la plus délicate : apprécier en Chateaubriand l'homme moral.

Nous avons exposé la plupart des faits ; reste à établir les conclusions d'ensemble.

Tout d'abord, il est des attributs dans son caractère et des faits dans sa vie qui ne sortent pas des limites physiologiques malgré l'exagération dont ils sont empreints ; car le type humain présente une large élasticité : ses tendances ou ses manifestations se tiennent à des degrés très variables sur l'échelle de moralité sans atteindre aux frontières redoutables de la folie, ni même aux confins de l'extravagance.

Ainsi, que Chateaubriand présentât par nature une sensibilité vive, c'est dans les choses normales. Que cette sensibilité vive se trouvât exaltée par l'influence du milieu de vie que nous avons étudiée, par des épreuves accumulées, — tels les infortunes des rois de son cœur, et encore plus les malheurs qui pesèrent si lourdement sur sa famille à l'époque de la Terreur, lui prirent à la fois le sang de son frère et la fortune de sa femme, infligèrent la prison à ses proches et l'exil à lui-même, —

il n'est rien en cela que d'humain, de naturel, même d'inévitable (1).

Qu'à côté de cette faculté sensitive avivée par les événements, il y ait eu, comme pendant, une puissance intellectuelle prédominante, l'imagination, c'est encore parfaitement dans le cadre de la réalité.

Que, soumis à cette double influence, le célèbre écrivain fût en toutes choses extrêmement passionné, brûlant dans ses haines comme dans ses amours, c'est un autre anneau de la chaîne que nous déroulons. Mais évitons de nous plaindre; car c'est à cet ensemble, sensibilité exquise, imagination créatrice, passion ardente, que nous devons la beauté de l'œuvre littéraire du Maître immortel.

Qu'il fût à l'origine déjà vaniteux, pour devenir plus tard un orgueilleux de marque, cela complète le type; c'est l'exagération de la sensibilité égoïste, de la passion du *moi*, et, comme nous l'avons vu, les circonstances contribuèrent d'une manière fâcheuse à enfler un sentiment naturel, au point d'en faire une déformation.

Qu'en même temps il fût un prodigue, c'était presque inévitable. De même encore, dans la carrière politique, il ne fut et ne pouvait être pratique; il y fut même inconséquent comme dans la vie privée; je veux dire qu'il ne sut

(1) M. DE MARCELLUS fils, dans son livre *Chateaubriand et son temps*, pp. 307 et 384, rapporte que plus d'une fois il lui arriva de trouver l'illustre écrivain pleurant tout seul, lui qui ne pleurait devant personne. Il semble que ces larmes secrètes étaient versées sur les infortunes de la Royauté. Toutefois, comme cette scène de douleurs a dû précéder souvent la chute des Bourbons, nous avons le droit de soupçonner d'autres causes : dépit politique, chagrins d'amour (?).

pratiquer les principes fermes et stables qui maîtrisent les passions ; la phrase étincelait à l'horizon ; l'imagination tenait la barre ; l'orgueil et la fantaisie enflaient la voile ; en naviguant ainsi on ne pouvait éviter les écueils.

On voit, dans cette esquisse sommaire, les traits s'appeler les uns les autres pour constituer la physionomie d'ensemble sur le fond physiologique.

Mais toute mesure est dépassée quand surviennent des hallucinations, quand se forge un type de femme imaginaire qui obsède et domine, quand s'établit une tristesse sans motif qui pousse jusqu'au suicide, tristesse malade et sublime qui inspire le génie et nous a valu le type impérissable de René.

En définitive, nous pouvons soutenir qu'à certains moments Chateaubriand fut halluciné, érotomane, même plus ou moins lypémanique avec la tendance au suicide qui existe souvent chez les malades de ce dernier groupe ; nous avons vu que des soupçons graves d'un accès de véritable aliénation mentale, « délire complet », se légitimaient absolument.

\* \* \*

Dans une étude psychologique sur l'ennui (1), M. le docteur Émile Tardieu range Chateaubriand au nombre de ceux qu'il baptise ennuyés *par épuisement*, et il en arrive à le classer entre M<sup>m</sup> du Delfand et Alfred de Musset. On peut être surpris de voir notre illustre écri-

---

(1) *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, dirigée par M. Ch. Ribot. 1900, p. 5.

vain ainsi posé entre une « célèbre marquise qui a connu toutes les excitations sensuelles et intellectuelles » et le poète brillant, mais licencieux, dont les excès abrégèrent l'existence. Nous ignorons ce qui a pu épuiser Chateaubriand dès l'enfance, au point qu'il fut aussi vite que possible dévoré par l'ennui ; si épuisé il fut, il l'était en naissant ; car il nous dit dans une expression hardie et ridicule : « Je n'étais pas à une nagée du sein de ma mère que déjà les tourments m'avaient assailli. » Mais ce sont des phrases creuses et des fictions de poète. Singulier *épuisé*, vraiment, celui-là qui amasse des trésors d'érudition, qui élève un monument littéraire admirable par la beauté des lignes comme par le choix des matériaux, qui compose une épopée et des romans immortels, qui mène pendant de nombreuses années une existence capable de ruiner les plus robustes organisations, et qui arrive enfin, à travers mille travaux et maints orages, aux extrêmes limites de la vie. En vérité, on ne peut que souhaiter à l'espèce humaine beaucoup d'*épuisés* pareils.

Après avoir écarté l'appréciation de M. le docteur Émile Tardieu, approuverons-nous l'admission de notre grand écrivain dans l'immense galerie des *supérieurs intellectuels à tares psychiques* décrite par M. le docteur Grasset, de Montpellier, dans un récent et remarquable ouvrage (1) ?

Cette galerie, toute pleine de gloire et de folie, produit assurément sur le public un effet énorme et déplorable ; car on y aperçoit les hommes qui ont le plus honoré notre race réunis pêle-mêle sous des étiquettes déso-

---

(1) *Demijours et demiresponsables*, 1907, pp. 160 et 183.

lantes (1); près d'eux apparaissent des sujets médiocres qui ne sont guère à leur place, — et ceci est un autre défaut grave, — non que les *tares* leur manquent, mais parce que ce ne sont pas des *intellectuels supérieurs*. L'éminent professeur de Montpellier nous avertit même qu'on pourrait encore accroître le nombre des personnages ainsi parqués (2). Mais il est trop judicieux pour ne pas croire intimement et ne pas dire, même avec insistance, que « cette documentation (en particulier celle de Lombroso) est insuffisamment contrôlée (3) ». « Beaucoup de ces faits, ajoute-t-il ailleurs, sont peut-être controuvés ou inexacts (4) ». Regrettant ce « peut-être », je dirais volontiers à mon honoré collègue qu'il appartenait à son puissant esprit et à sa vaste érudition d'écarter tous les faits inexacts, même tous les faits suspects, et de nous fournir une documentation suffisamment contrôlée. Après cela, il aurait fallu procéder à un classement méthodique, au lieu de nous présenter, dans une promiscuité effrayante, toutes ces illustrations plus ou moins élevées, les unes renversées, les autres à peine effleurées par un coup d'aile de la folie, d'autres encore touchées par un tic inoffensif, d'autres enfin pratiquant certaines manœuvres d'ordre physiologique pour mettre leur cerveau en activité; car n'est-ce pas un spectacle illogique et troublant celui auquel nous assistons? --

---

(1) Cette tendance regrettable de certains savants modernes est combattue avec beaucoup de talent par M. le docteur L. Danel, dans une série d'articles qui viennent de paraître dans le *Journal des sciences médicales de Lille*.

(2) *Op. cit.*, p. 184, en note.

(3) *Ibid.*, p. 135.

(4) *Ibid.*, p. 184

Voici, à côté de Chateaubriand, notre grand Bossuet qui se trouve introduit dans cet étrange Panthéon, uniquement parce que « il travaillait dans une chambre froide, la tête enveloppée de linges chauds »; voici le vénérable Bourdaloue admis aussi, parce que « il raclait un air sur son violon avant d'écrire ses sermons »; Victor Hugo est introduit pour des raisons futiles, entre autres, parce que « à quatorze ans, il écrit sur son journal de collège : Je veux être Chateaubriand ou rien »; voici, enfin, une des plus puissantes et complètes organisations qui fut jamais donnée à un homme, Napoléon le Grand ! Et, pêle-mêle avec toutes ces gloires, avec ces esprits si brillants ou si positifs, sous l'étiquette commune doublement fautive de *demifous et demiresponsables*, une phalange de malheureux qui sont franchement des aliénés, tels Auguste Comte, Guy de Maupassant, Gérard de Nerval, André Gill, Donizetti, Schumann, Nietzsche, qui furent atteints au point de subir l'internement, comme de vulgaires fous, dans des asiles spéciaux ! Or, je ne saurais trop le dire, l'opération qui réunit ainsi dans un même groupe des hommes si disparates est absolument inadmissible ; il y a lieu de procéder à un classement des personnages, surtout dans les interminables galeries imaginées par Lombroso.

Il y aurait, d'ailleurs, comme enquête préalable, à rechercher l'exactitude des faits ; il faudrait ensuite peser leur signification psychologique ; il faudrait, enfin, discuter à fond la thèse d'une parenté existant entre le génie, le talent, la folie, la dégénérescence et les psychonévroses.

Mais je n'ai pas à entrer dans ce dédale ; la seule chose qui m'intéresse aujourd'hui c'est l'état de Chateaubriand.

Or, il importe beaucoup de remarquer que les manifestations nerveuses ou cérébrales, simplement suspectes ou franchement mauvaises qu'il présenta, furent loin de peser sur sa vie entière ; je n'en excepte même pas sa mélancolie qui, très réelle dans le principe, s'atténua ou disparut par la suite, comme nous l'avons exposé. Sortons donc avec lui de ce Panthéon où les rayons de la gloire et les grelots de la folie se mêlent et s'entrecroisent étrangement ; s'il a pu légitimement y être admis aux journées orageuses de sa jeunesse, il n'y est guère demeuré ; sa place définitive n'est point là, encore bien qu'il y retrouverait avec bonheur M<sup>me</sup> de Staël et M<sup>me</sup> Récamier ; bref, on ne peut le considérer ni comme un demi-fou, ni comme un demi-responsable. Qu'on me permette une hypothèse qui peut-être jettera quelque jour dans la question : supposez des hommes comme Chateaubriand et Bossuet comparaisant devant la Justice ; quel est l'avocat assez osé pour plaider la demi-folie et la demi-responsabilité de tels clients ? Ce qu'on n'oserait essayer devant une Cour de Justice, on ne doit pas le faire devant le public.

Tout au plus pourrait-on admettre que la tristesse extrême, même morbide, qui le désola pendant une période de sa vie, alluma pour une part le flambeau du génie dans certaines de ses créations, absolument comme un amour réel inspire utilement l'écrivain érotique, comme la haine donne du souffle au pamphlétaire. A côté de cette inspiration venant du cœur, vibrait une imagination exubérante qui constituait un défaut dans l'équilibre des facultés, mais qui donnait des ailes aux sentiments. Et, en définitive, je me rallierais sinon pleinement, du moins volontiers, à la citation où mon illus-

tre Collègue de Montpellier combine sa pensée à celle d'un autre dans les termes suivants : « Comme dit L. Bourdeau, « l'équilibre des facultés n'aboutit la plupart du » temps qu'à une médiocrité heureuse. Les tendances » géniales dépriment certaines facultés et en exaltent » d'autres. Il y a dans le génie une part de névrose qui » lui donne, pour ainsi dire, sa force d'impulsion » ou, ajouterai-je, trop souvent aussi le limite (1). » Et encore, cette dernière affirmation, concernant l'existence d'une névrose à côté du génie, pour l'exalter ou le brider, ne semble pas d'une rigueur absolue. Mais j'aime à dire que, dans cette question, M. Grasset nous a fourni une excellente formule qui marque un véritable progrès ; la voici dans sa simplicité et sa profondeur : « Le tronc commun qui unit la supériorité et la névrose est un tempérament, mais n'est pas une maladie (2). »

Après avoir discuté sommairement l'avis de deux notables confrères de la profession médicale, je formulerai en quelques mots, pour finir, le jugement qui me paraît équitable et juste sur le grand écrivain au caractère si complexe qui nous a retenu pendant cette longue étude.

### Considérations générales et conclusions finales.

Si l'influence héréditaire directe et collatérale, si l'influence du milieu ont ensemble pesé lourdement sur le berceau et l'enfance de Chateaubriand, au point d'en faire, pour quelques périodes de sa vie, un halluciné, un

---

(1) GRASSET, *Op. cit.*, pp. 490 et 491, en note.

(2) *Op. cit.*, p. 189.

érotomane, un lypémaniaque avec tendance au suicide, nous n'admettons pas qu'il ait été, dans l'ensemble de sa carrière, dominé par l'état morbide; ainsi aussi, de ce qu'il fut un jour vaincu par l'obsession du suicide, on n'acquiert pas le droit de le ranger parmi les monomanes du suicide.

La physiologie et la psychologie normales revendiquent ce brillant personnage comme leur appartenant. On trouve chez lui, non pas l'ennui par épuisement, ni la folie, ni même la demi-folie, mais des faiblesses comme en toute créature humaine, surtout faiblesse d'orgueil et d'amour favorisée par les circonstances de sa vie extraordinaire, le tout se résumant en l'égoïsme et s'exaltant à la passion qu'il appliquait à toutes choses.

Du côté de l'intelligence, la faculté maîtresse chez lui fut assurément l'imagination, ce qui nous valut des chefs-d'œuvre impérissables, mais compromit l'équilibre des facultés intellectuelles, à ce point que le plus brillant des écrivains était le moins pratique des hommes.

Enfin il avait reçu du Ciel un merveilleux talent de style, tellement qu'on ne saurait dire si la langue française connut jamais une lyre plus souple, plus sonore et plus harmonieuse que la sienne.

On peut admettre qu'en général nous jugerons exactement du mérite d'un homme par les services rendus.

Eh bien! voyons quels services Chateaubriand rendit aux grandes causes, aux nobles objets qui occupèrent sa vie, à la religion catholique, à la royauté légitime, à la littérature française.

Assurément par la composition du *Génie du christianisme*, il fut un bienfaiteur du temple. Mais les licences de

sa plume voluptueuse, la création du type malsain de *René*, les scandales retentissants et répétés de sa vie privée ne contre-balancent-ils pas ce mérite?

Il se posa en champion irréductible de la Légimité; le fait est que, par son pamphlet *De Buonaparte et des Bourbons*, il valut une armée à la Restauration, suivant la parole du roi Louis XVIII lui-même. Mais quand plus tard, par rancune, il fit tomber le ministère de Villèle, il porta à la Légimité un coup fatal.

Il fut le serviteur glorieux de la littérature. Ici nous pouvons le louer sans réserve; car il fut un écrivain de génie; aussi longtemps que la langue française existera parmi les hommes, ses œuvres seront un objet d'admiration universelle, et son nom brillera entre tous comme un astre étincelant.

En définitive, cette vie si longue et si brillante n'aboutit qu'à un bénéfice de littérature française; elle ne laisse aucun profit démontré pour l'ordre religieux, moral, social ou politique. C'est le résultat inévitable de l'organisation cérébrale de Chateaubriand, le fruit naturel et fatal de son caractère; l'imagination créatrice et l'art suprême du style, réunis dans tout leur éclat, mais trop souvent affranchis du contrôle des facultés supérieures, ne pouvaient produire ni mieux ni plus.



## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
INTRODUCTION . . . . .	3
PREMIÈRE PARTIE : La carrière de Chateaubriand dans son ensemble . . . . .	5
SECONDE PARTIE . . . . .	56
Chateaubriand au point de vue physique . . . . .	<i>ib.</i>
Chateaubriand et ses besoins d'argent . . . . .	59
La mélancolie de Chateaubriand . . . . .	64
La vanité de Chateaubriand . . . . .	69
Chateaubriand et les femmes . . . . .	73
Les convictions et les pratiques religieuses de Chateaubriand . . . . .	82
Qualités et défauts divers du caractère de Chateaubriand . . . . .	85
Le style de Chateaubriand . . . . .	87
La valeur intellectuelle de Chateaubriand . . . . .	91
La valeur morale de Chateaubriand . . . . .	93
Considérations générales et conclusions finales . . . . .	100

---

TABLE DES MATIÈRES

170	Introduction
171	Chapitre I. — Des principes généraux de l'agriculture
172	Chapitre II. — Des principes généraux de l'économie rurale
173	Chapitre III. — Des principes généraux de l'économie sociale
174	Chapitre IV. — Des principes généraux de l'économie politique
175	Chapitre V. — Des principes généraux de l'économie administrative
176	Chapitre VI. — Des principes généraux de l'économie législative
177	Chapitre VII. — Des principes généraux de l'économie judiciaire
178	Chapitre VIII. — Des principes généraux de l'économie financière
179	Chapitre IX. — Des principes généraux de l'économie militaire
180	Chapitre X. — Des principes généraux de l'économie diplomatique



